

# DIEU ET LE COUPLE

## dans l'œuvre de Maria Valtorta

### SOMMAIRE

#### L'Evangile tel qu'il m'a été révélé

T1 chap.5, p.45	Origine divine du couple
T1 chap.27	Ce qui pèse sur les épaules de l'épouse et de l'époux respectivement
T2 chap.123, p.325	Les discours à la Belle Eau : « Tu ne commettras pas d'impureté »
T3 chap.196, p.279	Jésus classe les différentes amours selon leur puissance
T4 chap.262	Jésus bénit une petite fille qui vient de naître et est rejetée par son père
T5 chap.367, p.462	Les Pharisiens et la question du divorce
T6 chap.409, p.360	Le drame familial de Jean, membre du Sanhédrin
T6 chap.409, p.366	Quand l'amour est désordonné entre l'homme et la femme
T7 chap.451, p.139	Discours de Jésus sur les devoirs des époux et des enfants
T7 chap.470, p.328	Leçon sur le mariage à une belle-mère mécontente de sa belle-fille
T7 chap.472	Jésus juge un cas d'adultère que lui soumettent des scribes
T7 chap.473, p.356	Enseignement pour les femmes d'aujourd'hui
T7 chap.494, p.511	Commentaire de Jésus au sujet de la femme adultère
T8 chap.531, p.279	Valéria et le divorce : conséquences néfastes du divorce
T10 chap.622	Jésus ressuscité à Jeanne de Kouza : « Aime avec patience et soumission ton époux... »

#### Cahiers de 1943

25.9.43, p.319	Mariage, adultère. La luxure éteint la lumière de l'esprit et tue la grâce
----------------	--

#### Cahiers de 1944

21.6.44, p.386	Comparaison de l'amour conjugal avec l'amour de l'âme pour Dieu : dans les deux cas, l'on parvient à la communion parfaite dans la joie et la douleur.
23.7.44, p.466	Le mariage doit être une école d'élévation, et non de corruption. Vertus dans le mariage

#### Leçons sur l'Épître de St Paul aux Romains

L16, p.99	Le Nouvel Adam, la Nouvelle Eve
L20, p.117	Adam et Eve
L23, p.140	Les deux arbres en Eden

# L'ÉVANGILE TEL QU'IL M'A ÉTÉ RÉVÉLÉ

Tome 1, chapitre 5.13, p.45-46

## Origine divine du couple

Dictée de Jésus, le 27 août 1944.

« Dieu, le Père Créateur, avait créé l'homme et la femme avec une loi d'amour *si parfaite* que vous ne pouvez même plus en comprendre les perfections. Et vous vous faites erreur quand vous pensez à ce qu'aurait été l'espèce humaine *si* l'homme ne l'avait pas soumise à l'enseignement de Satan.

Observez les plantes : obtiennent-elles leurs fruits et leurs semences par fornication, à la suite d'une seule fécondation sur *cent unions* ? Non. La fleur mâle produit le pollen et celui-ci, dirigé par un ensemble de lois météoriques et magnétiques, parvient à l'ovaire de la fleur femelle. Cette dernière s'ouvre, le reçoit et produit du fruit. Elle ne se souille pas en le refusant ensuite, comme vous faites, pour éprouver la même sensation le lendemain. Elle produit du fruit et ne fleurit plus jusqu'à la nouvelle saison et, quand elle fleurit, c'est en vue de la reproduction.

Voyez les animaux, *tous* les animaux. Avez-vous jamais vu un mâle et une femelle aller l'un vers l'autre pour une étreinte stérile et une relation impure ? Non. De près ou de loin, en volant ou en rampant, en sautant ou en courant, ils accomplissent, le moment venu, le rite de la fécondation sans s'y soustraire en s'arrêtant à la jouissance, mais ils vont jusqu'aux conséquences sérieuses et saintes de la perpétuation de la race, qui en est l'unique but. L'homme, ce demi-dieu par son origine de grâce que je lui ai accordée en plénitude, devrait accepter dans ce seul but l'acte animal rendu nécessaire depuis que vous êtes descendus *d'un degré* dans l'ordre de l'animalité.

Mais vous n'agissez pas comme les plantes et les animaux. Vous avez eu Satan pour maître, *vous l'avez voulu comme maître et le voulez encore*. Et vos actes sont dignes du maître que vous vous êtes choisi. Si vous étiez restés fidèles à Dieu, vous auriez connu la joie d'avoir des enfants saintement, sans douleur, sans vous livrer à des unions obscènes, indignes, qu'ignorent les animaux eux-mêmes, les animaux sans âme raisonnable et spirituelle.

À l'homme et à la femme pervertis par Satan, Dieu a voulu opposer l'Homme né d'une Femme sublimée par Dieu au point d'engendrer sans avoir connu d'homme : c'est une fleur qui engendre une Fleur sans besoin de fécondation matérielle, mais qui devient Mère par l'effet d'un unique baiser du Soleil sur le calice inviolé du Lys, c'est-à-dire de Marie. »

Tome 1, chapitre 27.5

## **Ce qui pèse sur les épaules de l'épouse et de l'époux respectivement**

J'attire néanmoins l'attention des épouses sur un point : un trop grand nombre d'unions se disloquent par la faute des femmes, qui n'ont pas cet amour qui est tout : gentillesse, pitié, réconfort pour leur mari. La souffrance physique pèse lourdement sur la femme, et pas sur son mari. Mais sur lui pèsent toutes les préoccupations morales : nécessité du travail, décisions à prendre, responsabilité devant les pouvoirs constitués et devant sa propre famille... ah, que de choses pèsent sur l'homme ! Et comme il a, lui aussi, besoin de réconfort ! Eh bien, l'égoïsme est tel que la femme ajoute à son mari fatigué, découragé, abattu, soucieux, le poids de ses plaintes inutiles et parfois injustes. Tout cela parce qu'elle est égoïste. Elle n'aime pas.

Aimer, ce n'est pas rechercher sa propre satisfaction sensible ou intéressée. Aimer, c'est satisfaire celui qu'on aime en dépassant sa propre sensibilité ou son intérêt particulier, c'est fournir à son âme l'aide dont il a besoin pour pouvoir garder ses ailes ouvertes dans les cieux de l'espérance et de la paix.

### **Tome 2, chapitre 123, p.325-328**

#### **Les discours à la Belle Eau :**

#### **« Tu ne commettras pas d'impureté »**

« Ne commettez pas l'impureté » est-il dit.

La fornication vient en grande partie des actes charnels de l'homme. Et je ne m'arrête pas non plus à cette union inconcevable qui est un cauchemar et que le Lévitique condamne par ces paroles : "Homme, tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme" et "Tu ne t'uniras à aucun animal ; tu en deviendrais impur. Une femme ne s'offrira pas à un animal pour s'accoupler avec lui. Ce serait une souillure". Mais après avoir abordé le devoir des époux à l'égard du mariage qui cesse d'être saint quand, *par malice*, il devient infécond, j'en viens à parler de la fornication proprement dite entre homme et femme par vice réciproque et par paiement en argent ou en cadeaux.

Le corps humain est un temple magnifique qui renferme un autel. Sur l'autel, c'est Dieu qui devrait se trouver. Mais Dieu n'est pas là où existe la corruption. Le corps de l'impur a donc un autel déconsacré et sans Dieu. Semblable à un homme ivre qui se roule dans la fange et dans les vomissements de son ivresse, l'homme s'avilit dans la bestialité de la fornication et devient pire qu'un ver et que la bête la plus immonde. (...)

### **Tome 3, chapitre 196, p.279**

**196. Le sabbat à Gethsémani. Jésus évoque l'enfance de sa Mère et classe les différents amours selon leur puissance.**

**Jésus classe les différents amours selon leur puissance**

(...)

« Que veux-tu dire, Maître, en parlant d'amour de deuxième puissance ? demande Jude.

– Mon frère, il y a plusieurs amours et de puissances différentes. Il y a l'amour de première puissance : celui avec lequel on aime Dieu. Puis l'amour de deuxième puissance : l'amour maternel ou paternel car, si le premier est entièrement spirituel, le second est pour deux parts spirituel et pour une seule charnel. Il s'y mêle, oui, le sentiment d'affection humaine, mais l'amour supérieur prédomine. En effet, un père et une mère qui le sont sainement et saintement ne se contentent pas de procurer aliments et caresses au corps de leur enfant, mais aussi nourriture et amour à son intelligence comme à son âme. C'est si vrai que celui qui se voue à l'enfance, ne serait-ce que pour l'instruire, finit par l'aimer comme si c'était sa propre chair.

– Moi, en effet, j'aimais beaucoup mes élèves, dit Jean d'En-Dor.

– J'ai compris que tu devais être un bon maître, en voyant comment tu te comportes avec Yabeç. »

L'homme d'En-Dor s'incline et baise la main de Jésus sans parler.

« Continue, je t'en prie, ta classification des amours, demande Simon le Zélote.

– Il y a l'amour pour sa compagne. C'est un amour de troisième puissance parce qu'il est fait – je parle toujours des amours sains et saints – pour moitié d'esprit et pour moitié de chair. L'homme, pour son épouse, est un maître et un père en plus d'être époux. Et la femme, pour son époux, est un ange et une mère, en plus d'être épouse. Ce sont les trois amours les plus élevés.

196.5 – Et l'amour du prochain ? Ne te trompes-tu pas ? Ou bien l'as-tu oublié ? » demande Judas.

Les autres le regardent avec surprise et... avec sévérité, à cause de son observation.

Mais Jésus répond tranquillement :

« Non, Judas. Mais réfléchis bien : on aime Dieu, parce qu'il est Dieu et aucune explication n'est nécessaire pour encourager cet amour. Il est Celui qui est, c'est-à-dire le Tout ; et l'homme, c'est le rien qui devient une partie du Tout grâce à l'âme que lui infuse l'Eternel. Sans elle, l'homme serait seulement l'un des nombreux animaux sauvages qui vivent sur la terre, dans l'eau ou dans l'air. Il doit adorer Dieu par devoir et pour mériter de survivre dans le Tout, c'est-à-dire pour mériter de devenir une partie du peuple saint de Dieu au Ciel, citoyen de la Jérusalem qui ne connaîtra éternellement ni profanation ni destruction.

L'amour de l'homme, et en particulier de la femme, pour ses enfants, a valeur de commandement, selon les mots de Dieu à Adam et à Eve : après les avoir bénis, voyant qu'il avait fait une " bonne chose " dans un lointain sixième jour, le premier sixième jour de la création, il leur dit : " Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre... "

Je devine l'objection que tu n'exprimes pas et j'y réponds tout de suite : dans la création, avant la faute, tout était ordonné à l'amour et basé sur lui. Cette multiplication des enfants aurait été amour saint, pur, puissant, parfait. C'est le premier commandement que Dieu avait donné à l'homme : " Croissez et multipliez-vous. " Par conséquent, après moi, aimez vos enfants. L'amour, tel qu'il existe maintenant : celui qui actuellement engendre des enfants, n'existait pas alors. La malice n'existait pas, pas plus que l'exécrable désir des sens. L'homme aimait la femme et la femme aimait l'homme, naturellement, non pas naturellement selon la nature telle que nous l'entendons, ou plutôt telle que vous, hommes, l'entendez, mais *selon la nature des enfants de Dieu : surnaturellement.*

Comme ils étaient doux, ces premiers jours d'amour entre Adam et Eve, qui étaient frère et sœur, puisque nés d'un Père unique, et qui pourtant étaient époux et, dans leur amour, se regardaient avec les yeux innocents de deux jumeaux au berceau ! Et l'homme éprouvait l'amour d'un père pour sa compagne " os de ses os et chair de sa chair ", comme l'est un enfant pour un père. Et la femme connaissait la joie d'être fille, c'est-à-dire protégée par un amour très haut car elle sentait qu'elle possédait en elle quelque chose de cet homme magnifique qui l'aimait avec innocence et avec une angélique ardeur dans les belles prairies de l'Eden !

Ensuite, dans l'ordre des commandements que Dieu a donnés avec un sourire à ses enfants bien-aimés, vient celui qu'Adam lui-même – doté par la grâce d'une intelligence qui n'avait au-dessus d'elle que celle de Dieu – exprime, en parlant de sa compagne et en elle de toutes les femmes ; c'est le décret de la pensée de Dieu qui se réfléchissait avec netteté dans le pur miroir de l'âme d'Adam où naissait une fleur de pensée et de parole : " L'homme quittera son père et sa mère et s'unira à sa femme ; les deux seront une seule chair. "

Si les trois piliers des trois amours dont je viens de parler n'avaient pas existé, l'amour du prochain aurait-il pu exister ? Non, cela aurait été impossible. L'amour de Dieu nous donne Dieu pour ami et enseigne l'amour. Celui qui n'aime pas Dieu, qui est bon, ne peut certainement pas aimer son prochain, qui le plus souvent a des défauts. S'il n'y avait pas eu l'amour conjugal et la paternité dans le monde, il n'aurait pas pu y avoir de prochain car le prochain est fait de l'ensemble des enfants nés des hommes. En es-tu persuadé ?

– Oui, Maître. Je n'avais pas réfléchi.

– En fait, il est difficile de remonter aux sources. L'homme est désormais enfoncé depuis des siècles et des millénaires dans la boue, et ces sources sont si haut sur les cimes ! D'ailleurs, la première d'entre elles vient d'une hauteur abyssale : Dieu... Mais je vous prends par la main et je vous conduis aux sources. Je sais où elles se trouvent...

196.6 – Et les autres amours ? demandent en même temps Simon le Zélote et l'homme d'En-Dor.

– Le premier de la seconde série est l'amour du prochain. En réalité, c'est le quatrième en puissance. Ensuite vient l'amour de la science, puis l'amour du travail.

– Et c'est tout ?

– C'est tout.

– Mais il y a beaucoup d'autres amours ! S'exclame Judas Iscariote.

– Non, il y a d'autres désirs, mais ce ne sont pas des amours. Ce sont des " absences d'amour ". Celles-ci nient Dieu, elles nient l'homme. Pour cette raison, elles ne peuvent être des amours car ce sont des négations, or la négation c'est la haine.

## Tome 4, chapitre 262

Arrêt dans la maison de Sara et de Matathias

### **Jésus bénit une petite fille qui vient de naître, rejetée par son père**

« Regarde, Jésus, quelle belle enfant ! Elle te ressemble un peu quand tu avais un jour. Tu étais aussi blond qu'elle, au point de paraître sans cheveux s'ils n'avaient dès ce moment formé de légères boucles, comme un flocon de nuage, et tu avais le même teint, couleur de rose. Et regarde, regarde, maintenant qu'elle ouvre ses petits yeux à l'ombre et qu'elle cherche le sein, elle a tes yeux bleu foncé... Oh, ma chérie ! Mais moi, je n'ai pas de lait, ma petite, petite rose, ma petite tourterelle ! » La Vierge berce le bébé, qui apaise son vagissement en un vrai gargouillis de tourterelle, et s'endort.

« Maman, c'est ce que tu faisais avec moi ? demande Jésus qui regarde sa Mère bercer l'enfant, en appuyant sa joue sur la petite tête blonde.

- Oui, mon Fils. Mais toi, je t'appelais : " Mon petit agneau. " Elle est belle, n'est-ce pas ?

- Elle est belle et robuste. Sa mère peut en être heureuse » approuve Jésus, penché lui aussi pour regarder le sommeil de l'innocente.

La maîtresse de maison, qui vient d'arriver, intervient en soupirant :

« Mais elle ne l'est pas... Son mari est fâché parce que tous ses enfants sont des filles. C'est vrai qu'avec les champs que nous avons, il vaut mieux des garçons, mais ce n'est pas la faute de notre fille...

- Ils sont jeunes. Qu'ils s'aiment et ils auront aussi des garçons, dit avec assurance le Seigneur.

262.4 - Voici Philippe... il va bientôt faire sombre... » murmure la femme, troublée. Et, plus fort :

« Philippe, le Rabbi de Nazareth est là !

- Très heureux de le voir. Paix à toi, Maître.

- A toi aussi, Philippe. J'ai vu ta jolie petite fille. Je suis même encore en train de la regarder car elle mérite des compliments. Dieu te bénit en te donnant de beaux enfants, en bonne santé et bons. Tu dois lui en être reconnaissant... Tu ne réponds pas ? Tu sembles fâché...

- J'espérais avoir un garçon, moi !

- Tu ne veux tout de même pas me dire que tu es injuste en accusant l'innocente d'être une fille, et encore moins en te montrant dur envers ton épouse ? demande Jésus avec sévérité.

- Moi, je voulais un garçon ! Pour le Seigneur et pour moi ! S'écrie Philippe, fâché.

- Et c'est par l'injustice et la révolte que tu crois l'obtenir ? As-tu donc lu dans les pensées de Dieu ? Es-tu plus grand que lui pour lui dire : " Agis de telle manière, car c'est cela qui est juste " ? Pour te donner un exemple, cette femme, mon disciple, n'a pas d'enfants et elle est arrivée à me dire : " Je bénis ma stérilité qui me donne des ailes pour te suivre. " Et cette autre, mère de quatre garçons, aspire au moment où tous les quatre ne lui appartiendront plus. Est-ce vrai, Suzanne et Marie ? Tu les entends ? Et toi, marié depuis peu d'années à une femme féconde, béni par trois boutons de rose qui réclament ton amour, tu es fâché ? Contre qui ? Pourquoi ? Tu ne veux pas le dire ? Moi, je te le dis : parce que tu es un égoïste. Laisse immédiatement tomber ta rancœur, ouvre les bras à cette enfant née de toi et aime-la. Allons ! Prends-la ! »

Jésus saisit le paquet de lin et le met dans les bras du jeune père. Puis il reprend :

« Va auprès de ta femme qui pleure, et dis-lui que tu l'aimes. Sinon, vraiment, Dieu ne te donnera jamais de garçon. C'est moi qui te l'affirme. Va !... »

L'homme monte dans la pièce où se trouve son épouse.

« Merci, Maître ! » dit tout bas sa belle-mère. « Depuis hier, il se montrait bien cruel... »

L'homme redescend après quelques minutes et dit :

« Je l'ai fait, Seigneur. Ma femme te remercie et elle me dit de te demander le prénom de la petite car... car je lui en avais destiné un trop déplaisant dans ma haine injuste...

- Appelle-la Marie. Elle a bu des larmes amères avec la première goutte de lait, amères aussi à cause de ta dureté. Elle peut s'appeler Marie, et Marie l'aimera. N'est-ce pas, Mère ?

- Oui, la pauvre petite ! Elle est si gracieuse... elle sera sûrement bonne en devenant une petite étoile du Ciel ! »

### **Tome 5, chapitre 357, p.462**

#### **Discours sur divorce, mariage, célibat**

#### **Les pharisiens et la question du divorce**

- Arrête-toi, toi qui parles ! C'est nous qui te donnons le sujet » crient une poignée de pharisiens qui se fraient un chemin au milieu de la foule.

Presque aussitôt l'escorte armée réapparaît et s'arrête dans le coin le plus proche. Les pharisiens se tiennent maintenant en face de Jésus.

« C'est toi, le Galiléen ? Jésus de Nazareth ?

- Oui !

- Loué soit Dieu que nous t'ayons trouvé ! »

Vraiment ils ont des visages si haineux qu'ils ne semblent pas heureux de la rencontre... Le plus âgé prend la parole :

« Nous te suivions depuis plusieurs jours, mais nous arrivions toujours après ton départ.

– Pourquoi me suivez-vous ?

– Parce que tu es le Maître et que nous voulons être éclairés sur un point obscur de la Loi.

– Il n'y a pas de points obscurs dans la Loi de Dieu.

– En elle, non. Mais, hé ! Hé !... Mais sur la Loi sont venues se greffer les " choses ajoutées ", comme tu dis, hé ! Hé !... et elles ont créé l'obscurité.

– De la pénombre, tout au plus. Et il suffit de tourner son intelligence vers Dieu pour la dissiper.

– Tout le monde ne sait pas le faire. Nous, par exemple, nous restons dans la pénombre. Tu es le Rabbi, hé ! Hé ! Aide-nous donc.

357.10 – Que désirez-vous savoir ?

– Nous voulions savoir s'il est permis à l'homme de répudier sa femme pour un motif quelconque. C'est une chose qui arrive souvent, et chaque fois cela fait du bruit là où cela arrive. Les gens s'adressent à nous pour savoir si c'est permis et nous répondons suivant les cas.

– En approuvant le fait accompli quatre-vingt-dix fois sur cent. Pour les dix pour cent que vous n'approuvez pas, il s'agit des pauvres ou de vos ennemis.

– Comment le sais-tu ?

– Parce qu'il en est ainsi de toutes les affaires humaines. Et j'ajoute une troisième catégorie : celle où, si le divorce était permis, il se justifierait davantage, comme dans les vrais cas pénibles tels qu'une lèpre incurable, une condamnation à vie, ou une maladie honteuse...

– Alors, pour toi, ce n'est jamais permis ?

– Ni pour moi, ni pour le Très-Haut, ni pour aucune âme droite. N'avez-vous pas lu que le Créateur, au commencement des jours, a créé l'homme et la femme ? Et qu'il les créa mâle et femelle ? Il n'avait pas besoin de le faire. S'il l'avait voulu, il aurait pu, pour le roi de la Création fait à son image et à sa ressemblance, créer un autre mode de procréation, qui aurait été tout aussi bon, bien que différent de tout autre moyen naturel. Et il a dit : " Pour cette raison, l'homme quittera son père et sa mère et s'unira à la femme, et les deux seront une seule chair. " Dieu les a liés en une seule unité. Ils ne sont donc plus " deux " chairs mais " une " seule. Ce que Dieu a uni, parce qu'il a vu que c'était " bon ", que l'homme ne le sépare pas, car si cela arrivait, ce ne serait plus bon.

357.11 – Dans ce cas, pourquoi Moïse a-t-il donc dit : " Si un homme a pris une femme, mais qu'elle n'a pas trouvé grâce à ses yeux pour quelque chose de honteux, il lui écrira un libelle de répudiation, le lui remettra en mains propres et la renverra de sa maison " ?

– C'est à cause de la dureté de votre cœur : pour éviter, par un ordre, des désordres trop graves. C'est pour cela qu'il vous a permis de répudier vos femmes. Mais au commencement, il

n'en était pas ainsi. Car la femme n'est pas une bête qui, selon les caprices de son maître ou les libres circonstances naturelles, est soumise à tel ou tel mâle, chair sans âme qui s'accouple pour la reproduction. Vos femmes ont une âme comme vous, et il n'est pas juste que vous la piétiniez sans pitié. S'il est dit dans sa condamnation : " Tu seras soumise au pouvoir de ton mari et il te dominera ", cela doit se produire selon la justice et non selon la tyrannie qui lèse les droits d'une âme libre et digne de respect.

En répudiant alors que ce n'est pas permis, vous offensez l'âme de votre compagne, la chair jumelle qui s'est unie à la vôtre, ce tout qu'est la femme que vous avez épousée en exigeant son honnêteté, alors que vous, parjures, vous allez vers elle, déshonorés, diminués, parfois corrompus, et vous continuez à l'être en profitant de toute bonne occasion pour la blesser et donner libre cours à vos passions insatiables. Vous faites de vos femmes des prostituées ! Pour aucun motif, vous ne pouvez vous séparer de la femme qui vous est unie selon la Loi et la Bénédiction. C'est seulement dans le cas où la grâce vous touche, quand vous comprenez que la femme n'est pas un objet que l'on possède mais une âme et donc qu'elle a des droits égaux aux vôtres d'être reconnue comme faisant partie intégrante de l'homme et non pas comme son objet de plaisir, et c'est seulement dans le cas où votre cœur est assez dur pour ne pas épouser une femme après avoir profité d'elle comme d'une courtisane, seulement pour faire disparaître le scandale de deux personnes qui vivent ensemble sans la bénédiction de Dieu sur leur union que vous pouvez renvoyer une femme. C'est qu'alors il ne s'agit pas d'union mais de fornication, et qui souvent n'est pas honorée par la venue des enfants supprimés contre nature ou éloignés comme déshonorants.

Dans aucun autre cas, dans aucun autre. Car si vous avez des enfants illégitimes d'une concubine, vous avez le devoir de mettre fin au scandale en l'épousant si vous êtes libres. Je ne m'arrête pas à l'adultère consommé au détriment d'une femme ignorante. Pour cela, il y a les pierres de la lapidation et les flammes du shéol. Mais pour celui qui renvoie son épouse légitime parce qu'il en est las et qui en prend une autre, il n'y a qu'un jugement : c'est un adultère. Il en est de même pour celui qui prend une femme répudiée, car si l'homme s'est arrogé le droit de séparer ce que Dieu a uni, *l'union matrimoniale continue aux yeux de Dieu et celui qui passe à une seconde femme sans être veuf est maudit*. Quant à l'homme qui, après avoir répudié sa femme, après l'avoir abandonnée aux craintes de l'existence qui l'obligent à se remarier pour avoir du pain, la reprend si elle reste veuve du second mari, il est également maudit. Car, bien qu'étant veuve, elle a été adultère par votre faute et vous redoubleriez son adultère. Avez-vous compris, ô pharisiens qui me tentez ? »

Ceux-ci s'en vont tout penauds, sans répondre.

357.12 « Cet homme est sévère. S'il était à Rome, il verrait pourtant fermenter une boue encore plus fétide » dit un Romain.

Certains hommes de Gadara murmurent aussi :

« Il est difficile d'être homme, s'il faut être aussi chaste !... »

D'autres disent plus haut :

« Si telle est la situation de l'homme par rapport à la femme, il vaut mieux ne pas se marier. »

Les apôtres eux aussi tiennent ce raisonnement tandis qu'ils reprennent la route vers la campagne, après avoir quitté les habitants de Gadara. Judas en parle d'un air méprisant, Jacques avec respect et réflexion. Jésus répond à l'un et à l'autre :

« Tous ne comprennent pas cela, ou alors pas comme il faut. Certains, en effet, préfèrent le célibat pour être libres de satisfaire leurs vices. D'autres pour éviter la possibilité de pécher, en n'étant pas de bons maris. Mais il y en a seulement quelques-uns auxquels il est accordé de comprendre la beauté d'être exempts de sensualité et même d'un désir honnête de la femme. Et ce sont les plus saints, les plus libres, les plus angéliques sur la terre. Je parle de ceux qui deviennent eunuques pour le Royaume de Dieu. Il y a des hommes qui naissent ainsi; d'autres que l'on a rendus tels. Pour les premiers, leur impuissance doit susciter la compassion, pour les seconds il s'agit d'un attentat condamnable. Mais il y a enfin la troisième catégorie : celle des eunuques volontaires qui, sans se faire violence et par conséquent avec un double mérite, savent adhérer à la demande de Dieu et vivent comme des anges pour que l'autel délaissé de la terre porte encore des fleurs et de l'encens pour le Seigneur. Ces derniers refusent de satisfaire la partie inférieure de leur être pour faire grandir en eux la partie supérieure, par laquelle ils fleurissent au Ciel dans les parterres les plus proches du trône du Roi. Et en vérité, je vous dis que ce ne sont pas des mutilés, mais des êtres doués de ce qui manque à la plupart des hommes. Non pas les objets d'un mépris imbécile, mais plutôt d'une grande vénération. Que celui qui doit le comprendre le comprenne et le respecte, s'il le peut. »

Les apôtres mariés chuchotent entre eux.

« Qu'avez-vous ? demande Jésus.

– Et nous ? » dit Barthélemy au nom de tous. « Nous ne savions pas cela et nous avons pris femme. Mais il nous plairait d'être comme tu dis...

– Il ne vous est pas défendu de l'être désormais. Vivez dans la continence en voyant dans votre compagne une sœur, et vous en aurez grand mérite aux yeux de Dieu. Mais hâtez le pas pour être à Pella avant la pluie. »

### **Tome 6, chapitre 409, p.360**

#### **Le drame familial de Jean, membre du Sanhédrin**

409.1 Joseph d'Arimatee se repose dans une pièce à demi-obscur, car tous les rideaux sont baissés pour protéger du soleil. Un silence absolu règne dans toute la maison. Joseph somnole sur un siège bas couvert d'une natte... Entre un serviteur qui se dirige vers son maître, et le touche pour l'éveiller. Joseph ouvre des yeux encore ensommeillés et lève vers son serviteur un regard interrogatif.

« Maître, ton ami Jean est là...

– Mon ami Jean ? Comment est-il ici, puisque le sabbat n'est pas fini ? »

La surprise de la visite d'un membre du Sanhédrin un jour de sabbat réveille pleinement Joseph :

« Fais-le immédiatement entrer. »

Le serviteur sort, et Joseph, en attendant, va et vient d'un air pensif, dans la pièce à demi-obscur et fraîche...

« Que Dieu soit avec toi, Joseph ! » dit le membre du Sanhédrin, Jean.

C'est celui que nous avons vu au premier banquet donné pour Jésus à Arimathie, ainsi que chez Lazare à la dernière Pâque, toujours en qualité, sinon de disciple, du moins de personne qui n'éprouve pas de haine envers Jésus.

« Et avec toi, Jean ! Mais... te sachant juste, je m'étonne de te voir avant le crépuscule...

– C'est vrai. J'ai violé la loi du Sabbat. Et j'ai péché en toute connaissance de cause. C'est donc un grand péché... Et le sacrifice que je consommerai pour être pardonné sera grand lui aussi. Mais la raison qui m'y a poussé est beaucoup plus importante... Jéovêh, qui est juste, aura pitié de son serviteur coupable, à cause du motif sérieux qui m'a poussé à la faute...

– Autrefois, tu ne parlais pas ainsi. Pour toi, le Très-Haut était seulement rigoureux, inflexible. Et tu étais parfait parce que tu le craignais comme un Dieu inexorable...

– Oh ! parfait... Joseph, je ne t'ai jamais confessé mes fautes secrètes... Mais, c'est vrai, je jugeais Dieu *inexorable*, comme beaucoup de gens en Israël. On nous a appris à croire qu'il est le Dieu des vengeances...

– Et tu as continué à le penser même après la venue du Rabbi pour faire connaître à son peuple le vrai visage de Dieu, son vrai cœur... Un visage, un cœur de Père...

– C'est vrai, c'est vrai. Mais... je ne l'avais pas encore entendu parler longuement... Cependant... tu te rappelleras que, dès la première fois que je l'ai vu au banquet chez toi, j'ai gardé une attitude de respect... sinon d'amour pour le Rabbi.

– C'est juste... Mais pour le bien que je te veux, je souhaiterais que tu arrives à une attitude d'amour pour lui. C'est trop peu que le respect...

– Toi, tu l'aimes, n'est-ce pas, Joseph ?

– Oui. Et je te l'affirme, bien que je sache que les princes des prêtres haïssent ceux qui aiment le Rabbi. Mais tu n'es pas capable d'être un délateur...

– Non, c'est juste... Je voudrais être comme toi. Mais y parviendrai-je jamais ?

– Je prierai à cette intention. Ce serait ton salut éternel, mon ami... »

409.2 Un silence plein de réflexions s'installe... Puis Joseph demande :

« Tu m'as dit qu'une raison importante t'a poussé à violer le sabbat. Quelle est-elle ? Puis-je te le demander sans me montrer trop indiscret ? Je pense que tu es venu pour obtenir l'aide de ton ami... Et pour cela, je dois être au courant... »

Jean se passe la main sur son front large et légèrement dégarni — celui d'un homme fait — et le serre, il caresse machinalement ses cheveux qui commencent seulement à grisonner, sa barbe touffue et carrée... Puis il lève la tête et fixe Joseph :

« Oui, c'est un motif sérieux et pénible. Ainsi que... une grande espérance...

– De quoi s'agit-il ?

– Joseph, sache que ma maison est un enfer. D'ailleurs, bientôt ce n'en sera plus une, tant elle sera... dévastée, dispersée, détruite, finie.

– Quoi ? Que dis-tu ? Tu divagues ?

– Non, je ne délire pas. Ma femme veut s'en aller... Cela t'étonne ?

– ... Oui... parce que... je l'ai toujours connue bonne et... votre famille me paraissait exemplaire... toi, tu es toute bonté... elle, toute vertu... »

Jean s'assied, la tête entre les mains...

Joseph poursuit :

« Maintenant... cette... cette décision... Moi... Voilà... je ne puis croire qu'Anne ait fauté... ou que tu aies fauté, toi... Mais je le crois encore moins d'elle... qui ne connaît que sa maison, ses enfants... Non !... De sa part, il ne peut y avoir eu péché !...

– En es-tu sûr ? Vraiment sûr ?

– Mon pauvre ami ! Je n'ai pas l'œil de Dieu, mais pour autant que je puisse en juger, c'est ainsi que je vois les choses...

– Tu ne penses pas qu'Anne soit... infidèle ?

– Anne ? Mais, mon ami ! Le soleil d'été t'a fait perdre la tête ? Infidèle avec qui ? Elle ne sort jamais de chez elle, elle préfère la campagne à la ville. Elle travaille comme la première des servantes, elle est humble, réservée, travailleuse, affectueuse pour toi, pour les enfants. Une femme légère n'aime pas cela. Tu peux en être sûr. Oh, Jean, mais sur quoi fondes-tu tes soupçons ? Depuis quand ?

– Depuis toujours.

– Depuis toujours ? Mais alors, c'est une maladie !...

– Oui. Et... Joseph, moi j'ai beaucoup de torts. Mais je ne veux pas te les avouer à toi seul. Avant-hier, des disciples et des pauvres sont passés chez moi. Ils disaient que le Rabbi venait chez toi. Et hier... hier, ce fut une journée de grande tempête pour ma maison... si bien qu'Anne a pris la décision que j'ai dite... Pendant la nuit – et quelle nuit ! –, j'ai beaucoup réfléchi... Et j'ai conclu que lui seul, le Rabbi parfait...

– Divin, Jean, divin !

– Comme tu voudras... Que lui seul peut me guérir et réparer... reconstruire ma maison, me rendre mon Anne... mes enfants... tout... »

L'homme pleure et, au milieu de ses larmes, il continue :

« Car lui seul voit et dit la vérité... Et je croirai en lui... 409.3 Joseph, mon ami, laisse-moi rester ici à l'attendre...

– Le Maître est ici. Il va partir après le crépuscule. Je vais te le chercher »

Et Joseph sort.

Après quelques minutes d'attente, le rideau s'écarte de nouveau pour laisser passer Jésus... Jean se lève, puis s'incline en une salutation respectueuse.

« Paix à toi, Jean. Pour quelle raison veux-tu me voir ?

– Pour que tu m'aides à voir... et pour que tu me sauves. Je suis très malheureux. J'ai péché contre Dieu et contre ma chair jumelle. Et de péché en péché, j'en suis venu à violer la loi du sabbat. Absous-moi, Maître.

– La loi du sabbat ! Cette grande et sainte loi ! Loin de moi la pensée de la juger de peu d'importance et périmée. Mais pourquoi la places-tu avant le premier des commandements ? Eh quoi ! Tu demandes l'absolution pour avoir violé le sabbat, et pas pour avoir manqué à l'amour et avoir torturé une innocente, pour avoir amené au désespoir et au seuil du péché l'âme de ton épouse ? Mais c'est de cela que tu devais te tourmenter plus que de toute autre chose : de la calomnie que tu as commise à son égard...

– Seigneur, je n'en ai parlé qu'à Joseph, il y a un instant, avec personne d'autre, sois-en sûr. Je dissimulais tellement bien ma douleur que Joseph, mon bon ami, ne s'est aperçu de rien et qu'il en a été surpris. Maintenant, il t'en a parlé, mais pour me venir en aide. Le juste Joseph n'en soufflera mot à personne.

– Il ne m'a rien dit, sinon que tu voulais me voir.

– Oh ! dans ce cas, comment es-tu au courant ?

– Comment je le sais ? Comme Dieu connaît les secrets des cœurs. Veux-tu que je te dise l'état du tien ?... »

Joseph est sur le point de se retirer discrètement, mais Jean lui-même l'arrête :

« Reste ! Tu es pour moi un ami ! Tu peux m'aider auprès du Rabbi, toi qui es le paranymphe de mon mariage !... »

Joseph revient sur ses pas.

« Veux-tu que je te le dise ? Veux-tu que je t'aide à te connaître toi-même ? N'aie pas peur, je n'ai pas la main cruelle ! Je sais découvrir les blessures, mais je ne les fais pas saigner pour les soigner. Je sais comprendre et être indulgent. Et je sais soigner et guérir : il suffit de le vouloir pour l'être. Toi, tu as cette volonté, c'est pourquoi tu m'as cherché. Assieds-toi ici, à côté de moi, entre Joseph et moi. Il a été le paranymphe de tes noces terrestres, et je voudrais être, moi, le paranymphe de tes noces spirituelles... Oui, je le veux !... 409.4 Et maintenant, écoute-moi bien, et réponds avec franchise à tout. Que penses-tu que soit l'acte de Dieu de la création de l'homme et de la femme pour qu'ils soient unis ? Un acte bon ou mauvais ?

– Bon, Seigneur, comme tout ce que fait Dieu.

– Tu as bien répondu. Maintenant, dis-moi : si cet acte était bon, quelles devaient être ses conséquences ?

– Bonnes pareillement, Seigneur. Et elles le furent, bien que Satan soit entré pour les troubler, car Adam a toujours eu le réconfort d'Eve, et Eve celui d'Adam. Ce fut encore plus sensible lorsque, seuls, exilés sur la terre, ils furent le soutien l'un de l'autre. Et les conséquences

matérielles furent bonnes, elles aussi : les enfants par lesquels se propagea l'homme, et à travers lesquels brillèrent la puissance et la bonté de Dieu.

– Pourquoi ? Quelle puissance et quelle bonté ?

– Mais... celles qui s'exercent en faveur des hommes. Si nous regardons en arrière... oui... il y a de justes punitions mais il y a, en plus grand nombre, les bontés... et c'est une bonté infinie que l'alliance conclue avec Abraham, répétée à Jacob et, le temps passant, jusqu'aujourd'hui, et cela par des bouches qui ne connaissaient pas le mensonge : les prophètes... jusqu'à Jean...

– Et par celle du Rabbi, Jean, interrompt Joseph.

– Celle-là n'est pas une bouche de prophète... Ce n'est pas une bouche de Maître... C'est... davantage. »

Jésus a un sourire à peine esquissé devant la... profession de foi encore implicite du membre du Sanhédrin, qui n'arrive pas à dire : " C'est une bouche divine ", mais qui déjà le pense.

« Donc Dieu a bien fait d'unir l'homme et la femme. C'est dit. Mais comment veut-il qu'ils soient ? demande Jésus.

– Une seule chair.

– C'est bien. Or la chair peut-elle se haïr elle-même ?

– Non.

– Un membre peut-il haïr l'autre membre ?

– Non.

– Un membre peut-il se séparer de l'autre membre ?

– Non. Une gangrène seule, ou une lèpre, ou un malheur peuvent couper un membre du reste du corps.

– Très bien. Par conséquent, seul quelque chose de douloureux ou de mauvais peut séparer ce qui, de par la volonté de Dieu, n'est qu'un ?

– C'est cela, Maître.

409.5 – Puisque tu en as la conviction, pourquoi n'aimes-tu pas ta chair, pourquoi la détestes-tu au point de susciter une gangrène entre les deux membres, à cause de laquelle le membre blessé, le membre le plus faible, se sépare et te laisse seul ? »

Jean baisse la tête silencieusement en tordant les franges de son vêtement. Jésus reprend :

« Je vais t'en donner la raison. C'est que Satan, perturbateur comme toujours, s'est immiscé entre ton épouse et toi. Ou plutôt : il est entré en toi avec un amour désordonné pour elle. Quand l'amour est désordonné, il devient de la haine, Jean. Satan a travaillé ta sensualité de mâle pour arriver à te faire pécher. C'est par là qu'a commencé ta faute : par un désordre qui en a produit d'autres, de plus en plus fréquents et graves : tu n'as pas vu en ta femme uniquement ta bonne compagne et la mère de tes enfants, mais aussi un objet de plaisir, et cela a rendu tes pupilles

semblables à celles du taureau qui voit tout de manière altérée. Tu as considéré comme toi, tu considérais. Voilà le regard que tu as porté sur ton épouse. Jouet pour ta volupté, tu l'as jugée telle aussi pour les autres, d'où ta jalousie fiévreuse, ta peur sans raison, ta tyrannie coupable qui a fait d'elle une femme apeurée, prisonnière, torturée, calomniée. Et qu'importe si tu ne lui donnes pas des coups de bâton, si tu ne lui fais pas des reproches publics. Mais ton soupçon est un bâton, ton doute une diffamation ! Tu la calomnies en pensant qu'elle est capable d'arriver à te trahir. Qu'importe si tu la traites comme son rang te l'impose ? Mais elle est pour toi pire qu'une esclave dans l'intimité de la maison, à cause de ta luxure bestiale qui l'avilit plus que tout, et qu'elle a toujours supportée en silence et docilement, dans l'espoir de te convaincre, de te calmer, de te rendre bon. Or cela n'a servi qu'à t'exaspérer de plus en plus, jusqu'à faire de ta demeure un enfer où rugissent les démons de la sensualité et de la jalousie. La jalousie ! Mais que veux-tu qu'il y ait de plus calomnieux pour une femme ? Et qu'est-ce qui indique plus clairement l'état réel d'un cœur ? Crois bien que, là où elle se niche, si sotté, si déraisonnable, si dénuée de fondements, si outrageante, si obstinée, non, il n'existe pas d'amour du prochain ni de Dieu, mais seulement de l'égoïsme. C'est de cela, pas d'une fin de sabbat violée, que tu dois te tourmenter ! Pour que l'on te pardonne, il te faut remédier à la dévastation que tu as provoquée...

409.6 – Mais Anne veut s'en aller, désormais... Viens la persuader, toi... Toi seul, en l'entendant parler, tu peux juger si elle est réellement innocente et...

– Jean ! Tu veux guérir et tu refuses de croire mes paroles ?

– Tu as raison, Seigneur. Change mon cœur. C'est vrai : je n'ai pas de motif d'un soupçon fondé. Mais je l'aime tant... sensuellement, c'est vrai... Tu as bien vu... et tout est ténèbres en moi...

– Entre dans la lumière, sors de cette atroce fièvre ardente des sens. Cela te sera difficile, au début... Mais il te coûterait bien davantage de perdre une bonne épouse et de gagner l'enfer pour payer ton péché de manque d'amour, de calomnie et d'adultère, et le sien, car je te rappelle que celui qui pousse une femme au divorce se met et la met sur le chemin de l'adultère. Si tu sais résister pendant une lune au moins à ton démon, moi, je te promets que ton cauchemar sera fini. Me le promets-tu ?

– Oh ! Seigneur ! Seigneur ! Je voudrais... mais c'est un feu... Eteins-le en moi, toi qui es puissant !... »

Le membre du Sanhédrin s'est laissé glisser à genoux devant Jésus et il pleure, la tête dans ses mains qu'il appuie au sol.

« Je vais te l'apaiser, te le circonscrire. Je vais mettre un frein et des limites à ce démon. Mais tu as beaucoup péché, Jean, et tu dois travailler par toi-même à te relever. Ceux que j'ai convertis sont venus à moi avec une volonté entière de devenir nouveaux, libres... Ils avaient déjà opéré, par leurs seules forces, le commencement de leur rédemption. Ainsi en était-il de Matthieu, de Marie, sœur de Lazare, et d'autres encore. Tu es venu ici seulement pour savoir si elle était coupable et pour que je t'aide à ne pas perdre la source où s'abreuvait ton plaisir. Je circonscrire le pouvoir de ton démon, non pendant une lune mais pendant trois lunes. Pendant ce temps, médite et élève-toi. Propose-toi de commencer une nouvelle vie d'époux, une vie d'homme doté d'une âme, et non la vie de brute que tu as menée jusqu'à présent. Et fortifie-toi par la prière et la méditation, par la paix que je te donne pour trois mois, sache lutter, conquérir la vie éternelle, et retrouver l'amour et la paix de ton épouse et de ta maison. Va !

409.7 – Mais que vais-je dire à Anne ? Peut-être vais-je la trouver déjà prête à partir... Quelles paroles après tant d'années... d'offenses, pour la persuader que je l'aime et que je ne veux pas la perdre ? Viens, toi...

– Je ne puis. Mais c’est si simple... Sois humble. Prends-la à part et avoue ton tourment. Dis-lui que tu es venu me voir parce que tu veux que Dieu t’absolve. Et demande-lui de te pardonner, car le pardon de Dieu te sera concédé uniquement si elle le demande pour toi et te l’accorde en premier... Ah, malheureux ! Quel bien, quelle paix tu as perdus avec ta fièvre ! Quel mal crée l’indiscipline des sens, le désordre dans les affections ! Allons, lève-toi, et repars serein. Ne comprends-tu donc pas que, parce qu’elle est bonne et fidèle, elle est plus déchirée que toi à l’idée de te quitter, et qu’elle n’attend qu’un mot de toi pour te dire : “ Tout est pardonné ” ? Allons, va. Le crépuscule est tombé à présent. Tu ne commets donc pas de péché en rentrant chez toi... Et comme tu en as fait un pour venir à ton Sauveur, ton Sauveur t’en absout. Va en paix, et ne pêche plus.

– Oh ! Maître ! Maître... je ne mérite pas ces paroles !... Maître... moi... Je voudrais t’aimer, désormais...

– Oui, oui. Va. Ne tarde pas. Et souviens-toi de cette heure, quand je serai l’Innocent calomnié.

– Que veux-tu dire ?

– Rien. Va. Adieu. »

Sur ces mots, Jésus se retire et quitte les deux membres du Sanhédrin, émus et enflammés de le juger vraiment saint et sage, comme Dieu seul peut l’être.

### **Tome 7, chapitre 451, p.139**

#### **Discours de Jésus sur les devoirs des époux et des enfants**

451.3 Voilà que Jésus apparaît sur le seuil de la maison qui l’accueillait, et il sourit en levant les bras pour bénir les patients habitants qui l’attendent.

« Que la paix soit avec vous tous.

M’attendiez-vous ? Craigniez-vous que je m’enfuisse sans vous saluer ? Je ne manque jamais à mes promesses. Aujourd’hui, je suis avec vous pour vous évangéliser et rester avec vous comme je l’ai promis, pour bénir vos maisons, vos jardins, vos barques, pour que chaque famille soit sanctifiée, de même que le travail. Rappelez-vous toutefois que ma bénédiction, pour être féconde, doit être aidée par votre bonne volonté. Et vous savez ce que doit être la bonne volonté qui doit animer une famille pour que la maison qui l’abrite soit sainte. L’homme doit être un chef, mais pas un despote, ni pour son épouse, ni pour ses enfants, ni pour ses serviteurs et, en même temps, il doit être le roi, le vrai roi, au sens biblique du mot. Vous souvenez-vous du chapitre 8 du premier livre des Rois ?

Les anciens d’Israël se rassemblèrent pour aller à Rama où résidait Samuel, et ils lui dirent : “ Te voilà devenu vieux et tes fils ne suivent pas ton exemple. Etablis-nous un roi pour qu’il nous juge, comme toutes les nations. ”

Roi veut donc dire “ juge ”. Le roi devrait être un juste juge pour ne pas faire de ses sujets des malheureux dans le temps à cause de guerres, d’injustices, d’impositions injustes, ni dans l’éternité à cause d’un royaume de mollesse et de vice. Malheur à ces rois qui manquent à leurs devoirs, qui se bouchent les oreilles pour ne pas entendre les cris de leurs sujets, qui ferment les

yeux sur les plaies de la nation, qui se rendent complices de la souffrance du peuple par des alliances contraires à la justice pour renforcer leur puissance avec l'aide de leurs alliés !

Mais malheur aussi à ces pères qui manquent à leurs devoirs, qui sont aveugles et sourds devant les besoins et les défauts des membres de leur famille, qui sont pour elle une cause de scandale ou de douleur, qui s'abaissent pour les mariages à des compromis indignes pour s'allier à des familles riches et puissantes, sans réfléchir que le mariage est une union destinée à élever et à reconforter l'homme et la femme, en plus de la procréation. C'est un devoir, c'est un ministère, ce n'est pas un marché, ce n'est pas une souffrance, ce n'est pas un avilissement de l'un ou l'autre conjoint. C'est de l'amour, pas de la haine.

Que le chef de famille soit donc juste, sans duretés ni exigences abusives et sans indulgences ni faiblesses. Pourtant, si vous aviez à choisir entre un excès et l'autre, choisissez plutôt le second, car de celui-ci au moins, Dieu pourra vous dire : " Pourquoi as-tu été si bon ? " et ne pas vous condamner : en effet l'excès de bonté punit déjà l'homme à cause des vexations que les autres se permettent à son égard ; alors que Dieu vous reprocherait toujours la dureté, car c'est un manque d'amour envers les plus proches.

451.4 Et que la femme soit juste dans la maison envers son mari, ses enfants et ses serviteurs. Qu'elle témoigne à son époux obéissance et respect, reconfort et aide.

Obéissance tant que celle-ci n'implique pas le consentement au péché. L'épouse doit être soumise mais pas avilie. Faites attention, épouses, car le premier qui vous juge après Dieu, pour certaines complaisances coupables, c'est votre mari lui-même, qui vous y pousse. Ce ne sont pas toujours des désirs de l'amour, mais une épreuve pour votre vertu. Même s'il n'y réfléchit pas sur le moment, il peut venir un jour où votre époux se dira : " Ma femme est fortement sensuelle ", et il se mettra à vous soupçonner d'infidélité.

Soyez chastes dans le mariage. Faites que votre chasteté impose à votre époux cette retenue que l'on a pour tout ce qui est pur, et qu'il vous regarde comme sa semblable, non comme une esclave ou une concubine qu'on ne garde que pour le " plaisir " et qu'on rejette quand elle ne plaît plus. L'épouse vertueuse, je veux dire l'épouse qui, même après le mariage, garde ce " quelque chose " de virginal dans ses gestes, ses paroles, ses abandons affectueux, peut amener son mari à s'élever des sens au sentiment, pour qu'il abandonne la luxure et devienne vraiment avec elle " une seule chair ", qu'il traite avec la même attention qu'une partie de lui-même. Il est juste qu'il en soit ainsi, car la femme est " l'os de ses os et la chair de sa chair " : personne ne traite mal ses os et sa chair, on les aime au contraire. Ainsi, l'époux et l'épouse, comme les deux premiers époux, se regardent et ne se voient pas dans leur nudité sexuelle, mais s'aiment par l'esprit sans honte avilissante.

Que l'épouse soit patiente, maternelle avec son mari. Qu'elle le considère comme l'aîné de ses enfants, car la femme est toujours mère et l'homme a toujours besoin d'une mère qui soit patiente, prudente, affectueuse et qui le reconforte. Bienheureuse la femme qui sait être la compagne de son conjoint, et en même temps sa mère pour le soutenir, et sa fille pour qu'il la guide. Que l'épouse soit travailleuse : le travail, en empêchant les rêves, est utile à l'honnêteté en plus d'être avantageux pour la bourse. Qu'elle ne tourmente pas son mari par de sottes jalousies qui n'arrangent rien. L'époux est-il honnête ? Une suspicion maladroite, en le poussant à fuir la maison, le mettra en danger de tomber dans les filets d'une prostituée. Il n'est pas honnête et fidèle ? Ce ne seront pas les emportements de la jalousie qui le corrigeront, mais bien une contenance sérieuse, sans bouderies ni grossièretés, digne et affectueuse — toujours affectueuse —, qui le font réfléchir et l'assagissent. Quand une passion a éloigné votre mari de vous, sachez le reconquérir par votre vertu, tout comme dans votre jeunesse vous l'avez conquis par votre beauté.

Enfin, pour trouver la force de remplir ce devoir et de résister à la douleur qui pourrait vous rendre injuste, aimez vos enfants et ayez souci de leur bien.

451.5 Dans ses enfants, une femme possède tout : la joie, la couronne royale pour les heures heureuses où elle est réellement la reine de la maison et de son conjoint, et le baume dans les heures douloureuses où une trahison ou d'autres expériences pénibles de la vie conjugale lui flagellent le front et surtout le cœur avec les épines de sa triste royauté d'épouse martyre.

Etes-vous si avilies que vous désiriez divorcer pour retourner dans votre famille d'origine, ou trouver une compensation dans un prétendu ami qui désire jouir d'une femme et feint d'avoir pitié du cœur de celle qui a été trahie ? Non, femmes, non ! Ces enfants, ces enfants innocents, déjà troublés, attristés trop tôt par l'ambiance du foyer domestique qui a perdu sa sérénité, sa justice, ils ont leurs droits sur leur mère, sur leur père, sur le réconfort d'une maison où, si un amour a sombré, l'autre veille soigneusement sur eux. Leurs yeux innocents vous regardent, vous examinent et comprennent plus que vous ne le croyez, et ils forment leurs esprits d'après ce qu'ils voient et comprennent. Ne soyez jamais une cause de scandale pour vos enfants innocents, mais réfugiez-vous en eux comme derrière un rempart de pur diamant contre les faiblesses de la chair et les pièges des serpents.

Et que la femme soit une mère, une mère juste qui soit sœur en même temps que mère, amie en même temps que sœur, de ses fils et de ses filles, et un exemple, surtout, et en tout. Il lui faut veiller sur ses enfants, les corriger affectueusement, les soutenir, les faire réfléchir, et tout cela sans préférences, car les enfants sont tous nés d'une même semence et d'un même sein. Et s'il est naturel que les bons enfants soient aimés pour la joie qu'ils procurent, c'est aussi un devoir d'aimer — et s'il le faut d'un amour douloureux — les enfants difficiles, en se rappelant que l'homme ne doit pas être plus sévère que Dieu, qui aime non seulement les bons, mais aussi les mauvais. Il les aime pour essayer de les rendre meilleurs, de leur donner les moyens et le temps nécessaires, et les supporte jusqu'à leur mort, en se réservant d'être un juste Juge quand l'homme ne peut plus réparer.

451.6 Permettez-moi ici d'ajouter une remarque hors sujet, mais qu'il est utile que vous gardiez à l'esprit. Bien souvent, trop souvent, on entend dire que les mauvais ont plus de joie que les bons et que cela n'est pas juste. Je commence par vous dire : " Ne jugez pas selon les apparences ce que vous ne connaissez pas. " Les apparences sont souvent trompeuses et, sur la terre, le jugement de Dieu est caché. De l'autre côté, vous connaîtrez et vous verrez que le bien-être passager du mauvais lui a été accordé comme un moyen pour l'attirer au bien, et comme un paiement de ce peu de bien que même le plus mauvais peut faire. Mais quand vous verrez les choses dans la juste lumière de l'autre vie, vous saurez que le temps de la joie du pécheur est plus court que la vie d'un brin d'herbe né au printemps sur le bord d'un torrent que l'été dessèche. En revanche, un seul instant de gloire au Ciel est, pour la joie qu'il communique à l'âme qui en jouit, plus vaste que la plus triomphale vie d'homme qui ait jamais existé. N'enviez donc pas la prospérité du méchant, mais cherchez par votre bonne volonté à arriver à la possession du trésor éternel du juste.

451.7 Je reviens à ce que doivent être les membres d'une famille et les habitants d'une maison pour que ma bénédiction y reste féconde. Je vous demande, mes enfants, d'être soumis à vos parents, respectueux, obéissants pour pouvoir l'être aussi avec le Seigneur votre Dieu. Car, si vous n'apprenez pas à obéir aux petits commandements de votre père et de votre mère — que vous voyez —, comment pourrez-vous obéir aux commandements de Dieu, qui sont dits en son nom, mais que vous ne voyez ni n'entendez ? Et si vous n'apprenez pas à croire que celui qui vous aime, comme votre père et votre mère vous aiment, ne peut que commander des choses bonnes, comment pouvez-vous croire bon ce qui vous est transmis comme un ordre de Dieu ? Dieu aime, il est Père, savez-vous ? Mais justement parce qu'il vous aime et désire vous avoir avec lui, mes

chers enfants, il veut que vous soyez bons. Or la première école où apprendre à le devenir, c'est la famille. C'est là que vous apprenez à aimer et à obéir, et c'est de là que part pour vous le chemin qui conduit au Ciel.

Soyez donc bons, respectueux, dociles. Aimez votre père, même s'il vous corrige, car il le fait pour votre bien, et votre mère si elle vous éloigne d'actions qu'elle sait par expérience ne pas être bonnes pour vous. Honorez-les, en évitant de les faire rougir par vos mauvaises actions. L'orgueil n'est pas bon, mais il existe un saint orgueil, celui de dire : " Je n'ai pas fait de peine à mon père et à ma mère. " Cela, qui vous fait profiter de ce qu'ils soient près de vous de leur vivant, sera pour vous source de paix sur la blessure de leur mort. En revanche, les larmes qu'un enfant mauvais fait verser à ses parents creusent son cœur comme du plomb fondu, et malgré tout son effort pour endormir la blessure, elle le fait souffrir tant et plus quand la mort de l'un des parents empêche l'enfant de réparer... Ah ! mes enfants, soyez toujours bons, si vous voulez que Dieu vous aime.

451.8 Enfin, sainte est la maison où, grâce à la justice des maîtres, les serviteurs et les employés se rendent justes. Que les maîtres se souviennent qu'un mauvais comportement aigrit le serviteur et lui fait du mal, et que le serviteur n'oublie pas que son mauvais comportement dégoûte le maître. Que chacun se tienne à sa place, mais lié par l'amour du prochain, pour combler la séparation qui existe entre serviteurs et maîtres.

Alors la maison bénie par moi le restera, et Dieu y résidera. De la même façon, la bénédiction de Dieu — donc sa protection — demeurera sur les barques et les jardins, les outils de travail et les engins de pêche, quand, saintement adonnés au travail les jours permis et saintement voués au culte de Dieu pendant le sabbat, vous mènerez votre vie de pêcheur ou de maraîcher, sans frauder sur le prix ou le poids. Vous ne maudirez pas le travail et n'en ferez pas le roi de votre vie au point de le faire passer avant Dieu, car si le travail vous procure le gain, Dieu vous donne le Ciel.

451.9 Et maintenant, allons donc bénir les maisons, les barques et les rames, les jardins et les pioches, puis nous irons parler près du refuge de Jean avant qu'il aille trouver le prêtre. Car je ne reviendrai plus ici, et il est juste qu'il m'entende au moins une fois. Prenez le pain, le poisson et les fruits ; nous les porterons là-bas dans le bois, et nous mangerons en présence du lépreux guéri en lui donnant les meilleures portions pour que sa chair aussi soit en fête et qu'il se sente déjà comme un frère parmi ceux qui croient au Seigneur. »

Et Jésus se met en route, suivi des habitants de la bourgade et d'autres villes voisines où, peut-être, pendant la nuit, certains sont allés apporter la nouvelle que le Sauveur est sur cette rive.

### **Tome 7, chapitre 470, p.328**

#### **Leçon sur le mariage à une belle-mère mécontente de sa fille**

470.3 Une autre fois, il écoute femme âgées qui, ne sachant qui il est, lui raconte les peines de famille que lui cause sa belle-fille hargneuse et insolente.

Jésus compatit, mais il exhorte aussi la malheureuse à se montrer patiente, pour l'amener à la bonté par la bonté :

« Tu dois être pour elle une mère, même si elle n'est pas une fille pour toi. Sois sincère : si au lieu d'être une bru, c'était ta fille, ses défauts te paraîtraient-ils aussi graves ? »

La plaignante réfléchit, puis elle avoue :

« Non... Mais une fille, c'est une fille...

– Et si l'une de tes filles te disait que, dans la maison de son époux, sa belle-mère la maltraite, que dirais-tu ?

– Que cette femme est méchante. Car elle devrait lui apprendre les usages de la maison – chaque maison a les siens – avec bonté, surtout si l'épouse est jeune. Je dirais qu'elle devrait se rappeler le temps où elle était nouvelle épouse, et comme elle était comblée par l'amour de sa belle-mère, si elle avait eu assez de chance pour la trouver bonne, ou combien elle avait souffert si elle avait eu une méchante belle-mère. Elle ne devrait pas faire souffrir ce qu'elle-même n'avait pas subi, ou ne pas faire souffrir parce qu'elle sait ce que c'est. Ah ! Je la défendrais, ma fille !

– Quel âge a ta bru ?

– Dix-huit ans, Rabbi. Elle a épousé Jacob il y a trois ans.

– Elle est très jeune. Est-elle fidèle à son mari ?

– Oh oui ! Elle est toujours à la maison et tout aimante pour lui, pour le petit Lévi, et pour la petite, la petite qui s'appelle Anne, comme moi. Elle est née à Pâque... Elle est si mignonne !

– Qui a voulu qu'elle s'appelle Anne ?

– Marie, bien sûr ! Lévi était le nom du beau-père et Jacob l'a donné à leur premier-né. Et, quand Marie a eu la petite, elle a dit : " Celle-ci portera le nom de ta mère. "

– Et cela ne te paraît pas être une preuve d'amour et de respect ? »

La mère de Jacob réfléchit... Jésus enchaîne :

« Elle est honnête, elle est tout à sa maison, c'est une épouse affectueuse et une mère aimante, elle est soucieuse de te faire plaisir... Elle pouvait donner à la fille le nom de sa propre mère. Elle lui a donné le tien. Elle honore ta maison par sa conduite...

– Ah, ça oui ! Elle n'est pas comme cette malheureuse de Jézabel.

– Alors, pourquoi ces lamentations et ces plaintes à son sujet ? Tu n'as pas l'impression d'avoir deux mesures en portant sur ta bru un jugement différent de celui que tu porterais sur une fille ?

– C'est que... c'est que... elle m'a pris l'amour de mon fils. Avant, il était tout pour moi, maintenant, il l'aime plus que moi... »

L'éternelle véritable raison des préjugés des belles-mères déborde finalement du cœur de la vieille femme, en même temps que les larmes de ses yeux.

« Ton fils te fait-il manquer de quelque chose ? Te néglige-t-il depuis qu'il est marié ?

– Non, je ne peux pas dire ça. Mais, en somme, maintenant il appartient à sa femme... »

Elle gémit et pleure encore plus fort.

470.4 Jésus a un paisible sourire de compassion pour la belle-maman jalouse. Mais, doux comme il l'est toujours, il ne lui fait aucun reproche. Il compatit à la souffrance de cette mère et cherche à l'apaiser. Il lui pose la main sur l'épaule, comme pour la guider, car les larmes l'aveuglent, peut-être pour lui faire sentir par ce contact tant d'amour qu'elle en soit consolée et guérie.

Il lui dit :

« Mère, n'est-ce pas bon qu'il en soit ainsi ? Ton mari l'a fait avec toi, et sa mère ne l'a pas perdu comme tu le dis et le penses : mais elle l'a eu moins à elle, parce que ton époux partageait son amour entre sa mère et toi. Et le père de ton mari, lui aussi, a cessé d'appartenir tout entier à sa mère pour aimer la mère de ses enfants. Ainsi en est-il de génération en génération... Et on peut remonter les siècles jusqu'à Eve, la première mère qui a vu ses enfants partager avec leurs épouses l'amour qu'ils éprouvaient d'abord exclusivement pour leurs parents. Mais la Genèse ne dit-elle pas : " Voilà enfin l'os de mes os et la chair de ma chair... L'homme quittera pour elle son père et sa mère, il s'unira à sa femme, et les deux seront une seule chair " ? Tu me diras : " C'était une parole d'homme. " Oui, mais de quel homme ? Il était en état d'innocence et de grâce. Il reflétait donc sans ombre la Sagesse qui l'avait créé, et il en connaissait la vérité. Par la grâce et l'innocence, il possédait aussi les autres dons de Dieu en pleine mesure. Ses sens étant soumis à la raison, il avait un esprit que n'offusquaient pas les vapeurs de la concupiscence. Grâce à la science proportionnée à son état, il disait des paroles de vérité. Il était donc prophète, car tu sais que le mot prophète désigne un homme qui parle au nom d'un autre. Et les vrais prophètes parlent toujours de choses qui se rapportent à l'âme et à l'avenir, même si en apparence elles se rapportent à la chair et au présent. En effet, c'est dans les péchés de la chair et les événements du temps présent que se trouvent les semences des punitions futures, ou bien les événements futurs s'enracinent dans un fait ancien. Par exemple, la venue du Sauveur tire son origine de la faute d'Adam, et les punitions d'Israël, prédites par les prophètes, s'ancrent dans la conduite d'Israël. Ainsi Celui qui meut les lèvres des prophètes pour tenir un langage spirituel ne peut être que l'Esprit éternel, qui voit tout dans un éternel présent. Et l'Esprit éternel parle dans les saints, puisqu'il ne peut habiter chez les pécheurs. Adam était saint, autrement dit la justice était parfaite en lui ; toutes les vertus étaient présentes en lui, car Dieu avait déposé dans sa créature la plénitude de ses dons. A présent, pour arriver à la justice et à la possession des vertus, l'homme doit beaucoup peiner, parce qu'il porte en lui les foyers du mal. Mais, en Adam, ces foyers n'existaient pas. Il avait au contraire la grâce pour le rendre de peu inférieur à son Créateur. C'étaient donc des paroles de grâce que disaient ses lèvres. C'est donc une parole de vérité que celle-ci : " L'homme quittera son père et sa mère pour sa femme, il s'unira à elle, et ils formeront une seule chair. " C'est tellement absolu et vrai, que le Très-Bon, pour reconforter les pères et mères, inséra plus tard dans la Loi le quatrième commandement : " Honore ton père et ta mère. " Ce commandement ne prend pas fin avec le mariage de l'homme, il dure après. Auparavant, instinctivement, les bons honoraient leurs parents, même après les avoir quittés pour fonder une nouvelle famille. Depuis Moïse, c'est une obligation de la Loi, pour tempérer la douleur des parents qui étaient trop souvent oubliés par leurs enfants après le mariage. Mais la Loi n'a pas effacé la parole prophétique d'Adam : " L'homme quittera son père et sa mère pour sa femme. " C'était une parole juste et vivante : elle reflétait la pensée de Dieu. Or la pensée de Dieu est immuable, parce que parfaite.

470.5 Toi, mère, tu dois donc accepter, sans égoïsme, l'amour de ton fils pour sa femme, et tu seras sainte toi aussi. Du reste, tout sacrifice a sa récompense dès cette terre. Ne t'est-il pas doux d'embrasser tes petits-enfants, les enfants de ton fils ? Et le soir de ta vie suivi de ton dernier sommeil ne te sera-t-il pas paisible avec, tout proche, le délicat amour d'une fille pour prendre la place de celles que tu n'as plus chez toi ?

– Comment sais-tu que mes filles, toutes plus âgées que le garçon, sont mariées et loin d’ici ? Es-tu aussi prophète ? Tu es un rabbi. Les nœuds de ton vêtement l’indiquent et, même s’ils n’étaient pas là, ta parole le montrerait, car tu t’exprimes comme un grand docteur. Serais-tu ami de Gamaliel ? Il était ici avant-hier. Maintenant, je ne sais pas... Et il y avait avec lui de nombreux rabbis et beaucoup de ses disciples préférés. Mais toi, tu es peut-être arrivé en retard.

– Je connais Gamaliel, mais je ne vais pas le trouver. Je n’entre même pas à Giscala...

– Mais qui es-tu ? Un rabbi, certainement. D’ailleurs, tu parles encore mieux que Gamaliel...

– Dans ce cas, fais ce que je t’ai dit, et tu auras la paix en toi. Adieu, mère. Moi, je continue. Toi, certainement, tu entres dans la ville.

– Oui... Mère !... Les autres rabbis ne sont pas si humbles devant une pauvre femme... Celle qui t’a porté est sûrement sainte plus que Judith, si elle t’a donné ce doux cœur pour toute créature.

– Elle est sainte, en vérité.

– Dis-moi son nom.

– Marie.

– Et le tien ?

– Jésus.

– Jésus !... »

La grand-mère est stupéfaite. La nouvelle la paralyse et la cloue sur place.

« Adieu, femme. Que la paix soit avec toi. »

Et Jésus s’éloigne rapidement, presque en courant, avant qu’elle sorte de sa réflexion.

### **Tome 7, chapitre 472**

#### **Jésus juge un cas d’adultère que lui soumettent des scribes**

472.4 : Trois émissaires scrupuleux soumettent un cas d’adultère à Jésus. ● 472.5 : Jésus va au fond des choses. ● 472.6 : Tous sont coupables à des titres divers. ● 472.7 : Apportez l’enfant, seul innocent, à Sarah d’Aféqa. ● 472.8 : Dieu vous a envoyé son Verbe pour qu’il parle sans que sa voix vous tue. ● 472.9 : Vous avez fait de ce cas un instrument d’inquisition pour me prendre en péché.

### **Tome 7, chapitre 473, p.356**

● [473.1 : Au sortir de la synagogue sur la place centrale.](#) ● [473.2 : Une femme riche attire l’attention de Jésus.](#) ● [473.3 : Elle lui montre un enfant aux yeux desséchés.](#) ● [473.4 : Jésus guérit l’enfant après avoir prié son Père.](#) ● [473.5 : La mère raconte son calvaire de femme délaissée.](#) ● [473.6 : Va dire à ton mari qu’il tienne ses promesses comme Dieu l’a fait.](#) ● [473.7 : Le miracle qui implique le pouvoir de Dieu seul et celui qui](#)

## Enseignement pour les femmes d'aujourd'hui

473.7 Jésus dit :

« Pour ceux qui ont foi en lui, Dieu dépasse toujours les demandes de ses enfants : il leur donne encore davantage. Crois-le bien, et croyez-le tous. La femme venue de Sidon pour me trouver, avec les deux épées enfoncées dans le secret de son cœur, n'a osé me parler que de l'une. C'est qu'il est plus pénible de dévoiler certaines souffrances intimes que de dire : " Je suis malade. " Mais je lui aussi ai accordé le second miracle.

Aux yeux du monde, il aura semblé — et il semblera toujours — qu'il est beaucoup plus facile de rétablir la concorde entre deux époux séparés pour un problème désormais résolu — et heureusement —, que de donner deux pupilles à deux yeux qui sont nés sans en avoir. Mais non, il n'en est pas ainsi. Pour Celui qui est le Seigneur et le Créateur, faire deux pupilles est une chose très simple, comme de rendre à un cadavre le souffle de la vie. Le Maître de la vie et de la mort, le Maître de tout ce qui existe dans la Création, ne manque certainement pas de souffle vital pour l'infuser de nouveau aux morts et de deux gouttes de liquide humoral pour un œil desséché. *Il suffit qu'il le veuille pour le pouvoir.* Car cela dépend de sa seule volonté à lui. Mais quand il s'agit de concorde entre les hommes, il faut la " volonté " des hommes unie au désir de Dieu. Dieu ne fait que rarement violence à la liberté humaine. La plupart du temps, il vous laisse libres d'agir à votre guise.

Cette femme qui vivait dans un pays d'idolâtres et était restée, comme son époux, croyante dans le Dieu de ses pères, méritait déjà la bienveillance de Dieu. Poussant ensuite sa foi au-delà des limites des mesures humaines, surmontant les doutes et les négations de la majorité des croyants juifs — comme le prouve ce qu'elle dit à son époux : " Attends mon retour ", certaine de revenir avec son fils guéri —, elle mérite un double miracle. Elle mérite aussi ce difficile prodige d'ouvrir les yeux de l'esprit à son conjoint, ces yeux qui s'étaient éteints à la vision de l'amour et de la souffrance de son épouse et lui imputaient une faute qui n'existait pas.

473.8 Je veux aussi — et cela pour les épouses — que l'on réfléchisse à l'humilité respectueuse de leur sœur : " Je suis allée trouver mon époux, et je lui ai dit : 'Attends, seigneur.' "

Elle avait pour elle la raison, car reprocher à une mère un défaut de naissance, c'est de la sottise et de la cruauté. Son cœur est déjà brisé par la vue de son enfant malheureux. Elle a deux fois pour elle la raison car, abandonnée par son mari depuis qu'elle est stérile et connaissant son intention de divorcer, elle reste cependant " l'épouse ", c'est-à-dire la compagne fidèle et soumise à son compagnon, comme cela est voulu par Dieu et enseigné par l'Écriture. Pas de révolte ni de soif de vengeance, pas d'intention de trouver un autre homme pour ne pas être " la femme seule ".

" Si je ne reviens pas avec l'enfant guéri, répudie-moi. Mais, autrement, ne blesse pas mon cœur à mort et ne refuse pas un père à tes enfants. "

Ne croirait-on pas entendre parler Sarah et les femmes juives d'autrefois ?

Ô épouses, comme il est différent, votre langage d'aujourd'hui ! Mais aussi, comme est différent ce que vous obtenez de Dieu et de votre époux ! Et les familles se détruisent de plus en plus.

473.9 Comme toujours, en accomplissant ce miracle, j'ai dû donner un signe qui le rende encore plus incisif. Je devais persuader une foule enfermée dans les barrières de toute une manière de penser séculaire, et dirigée par une secte qui m'était hostile. Il était donc nécessaire de faire resplendir clairement mon pouvoir surnaturel. Mais l'enseignement de la vision n'est pas là. Il est dans la foi, dans l'humilité, dans la fidélité au conjoint, dans le bon chemin qu'il vous faut prendre, ô épouses et mères qui avez trouvé des épines là où vous vous promettiez des roses, pour voir naître, au lieu des piquants qui vous blessent, de nouvelles branches fleuries.

Tournez-vous vers le Seigneur votre Dieu qui a établi le mariage pour que l'homme et la femme ne restent pas seuls mais s'aiment en formant pour toujours une seule chair indissoluble, puisqu'elle a été unie. Il vous a aussi donné le sacrement pour que sa bénédiction descende sur votre union, et que grâce à moi vous ayez ce qui vous est nécessaire dans votre nouvelle vie de conjoints et de parents. Et pour vous tourner vers lui, avec une âme et un visage bien assurés, soyez honnêtes, bonnes, respectueuses, fidèles, de *vraies* compagnes de votre époux, non pas de simples hôtes de sa maison ou, pis encore, des étrangères que le hasard réunit sous un même toit, comme le hasard réunit des pèlerins dans un hôtel.

Cela arrive trop souvent, actuellement. L'homme manque-t-il à ses devoirs ? Il agit mal. Mais cela *ne justifie pas* la manière d'agir de trop d'épouses. Cela la justifie encore moins quand vous ne savez pas rendre à un bon compagnon le bien pour le bien et l'amour pour l'amour. Je ne veux même pas m'arrêter au cas trop fréquent de vos infidélités charnelles, qui ne vous rendent pas différentes des prostituées, avec la circonstance aggravante d'être hypocritement vicieuses, et de souiller l'autel de la famille autour duquel se trouvent les âmes angéliques de vos enfants innocents. Mais je parle de votre infidélité morale au pacte d'amour juré devant *mon* autel.

Eh bien, j'ai dit : " Celui qui regarde une femme en la désirant, commet l'adultère dans son cœur " ; j'ai dit : " Celui qui renvoie son épouse avec un acte de divorce, l'expose à l'adultère. " Mais maintenant, maintenant que trop de femmes sont des étrangères pour leur mari, je dis : " Celles qui n'aiment pas leur compagnon *avec leur âme, leur esprit et leur chair*, le poussent à l'adultère. Et, de même que je demanderai raison à l'homme de son péché, je le ferai aussi pour celle qui ne l'a pas commis, mais en est la cause. " Il faut savoir comprendre la Loi de Dieu dans toute son étendue et toute sa profondeur, et il faut savoir la vivre en pleine vérité.

Reste avec ma paix, toi que cela ne regarde pas, et garde ton cœur fixé en moi. »

### **Tome 7, chapitre 494.5, p.511-512**

#### **La femme adultère. Commentaire de Jésus**

Jésus dit:

"Ce qui me blessait, c'était le manque de charité et de sincérité chez les accusateurs. Non que l'accusation fût mensongère. La femme était réellement coupable. Mais ils manquaient de sincérité en se scandalisant d'une faute qu'eux-mêmes avaient commise mille fois et que seules une ruse plus habile et une plus grande chance avaient permis de rester cachée. La femme, à son premier péché, avait été moins rusée et moins chanceuse. Mais aucun de ses accusateurs et de ses accusatrices —

car, même si elles n'élevaient pas la voix, les femmes aussi l'accusaient au fond de leur cœur —, aucun n'était exempt de faute.

Est adultère celui qui passe à l'acte comme celui qui aspire à l'acte et le désire de toutes ses forces. La luxure existe aussi bien chez celui qui souhaite pécher que chez le pécheur. Il ne suffit pas d'éviter, il faut aussi ne pas désirer le commettre.

Rappelle-toi, Maria, la première parole de ton Maître, quand il t'a appelée du bord du précipice où tu te trouvais : "Il ne suffit pas d'éviter de commettre le mal. Il faut aussi ne pas désirer le faire".

Celui qui caresse des pensées voluptueuses et provoque des impressions luxurieuses, par des lectures, des spectacles recherchés exprès et par des habitudes malsaines, est aussi impur que celui qui commet la faute matériellement. J'ose même dire qu'il est plus coupable, car il va par la pensée contre la nature et pas seulement contre la morale. Je ne parle pas non plus de ceux qui passent à de véritables actes contre nature. La seule excuse est une maladie organique ou psychique. Celui qui n'a pas cette excuse est de dix degrés inférieur à la bête la plus dégoûtante.

Pour condamner avec justice, il faudrait être exempt de faute.

Je vous renvoie aux dictées antérieures où je parle des conditions essentielles pour être juge.

Le cœur des pharisiens et des scribes ne m'était pas inconnu, ni celui des personnes qui s'étaient unies à eux pour se déchaîner contre la coupable. Péchant contre Dieu et contre le prochain, ils étaient coupables des fautes contre le culte, contre leurs parents, contre leur prochain, et surtout contre leurs épouses. Si, par un miracle, j'avais ordonné à leur sang d'écrire sur leur front leur péché, c'est de loin l'accusation d'adultère de fait ou de désir qui aurait dominé.

J'ai dit : "C'est ce qui vient du cœur qui souille l'homme". Or, à part mon cœur, il n'y avait personne parmi les juges qui eût le cœur sans souillure.

Non seulement ils n'étaient pas sincères, mais ils n'avaient aucune charité. Pas même le fait de lui ressembler dans la soif du désir de volupté ne les y portait. C'était Moi qui faisais preuve de charité envers la femme avilie. Moi, le seul qui aurait dû du dégoût devant elle. Mais rappelez-vous bien ceci : *"Meilleur on est, plus on éprouve de la pitié pour les coupables"*. On n'a pas d'indulgence pour la faute elle-même, cela non. Mais on a de la compassion pour les faibles qui n'ont pas su résister à la faute.

Ah ! l'homme ! Plus qu'un roseau fragile et un délicat liseron, il est facilement dominé par la tentation et porté à s'accrocher là où il espère trouver du réconfort.

Car bien souvent la faute arrive, surtout chez le sexe le plus faible, à cause de cette recherche de réconfort. C'est pourquoi je dis que l'homme qui manque d'affection pour sa femme, et même pour sa fille, est quatre-vingt-dix fois sur cent responsable de leur faute et il en répondra pour elles. Aussi

bien une sottise affective - qui n'est qu'un stupide esclavage d'un homme pour une femme ou d'un père pour sa fille -, que l'absence d'affection ou, pire encore, une faute de la propre passion qui porte un mari à d'autres amours et des parents à des soucis étrangers à leurs enfants, sont des foyers d'adultères et de prostitution, et comme tels sont condamnés par Moi. Vous êtes des êtres doués de raison et guidés par une loi divine et une loi morale. Donc se rabaisser à une vie de sauvages ou de brutes devrait horrifier votre grand orgueil. Mais l'orgueil, qui dans ce cas serait même utile, vous le mettez dans bien d'autres satisfactions.

### **Tome 8, chapitre 531, p.279**

#### **Valéria et le divorce : conséquences néfastes du divorce**

531.7 Un coup à la porte.

André, qui en est le plus proche, va ouvrir et sort en refermant la porte derrière lui. A son retour, il annonce :

« Maître, il y a une femme. Elle insiste pour te voir. Elle est accompagnée d'une fillette. Elle doit être de haute condition, malgré la simplicité de son vêtement. Je pense qu'elles ne sont pas malades, ni elle ni sa fille. Mais je ne sais pourquoi elle porte un voile si épais. La petite a des fleurs splendides dans les bras.

– Renvoie-la. Nous étions en train de dire qu'il doit se reposer, et tu ne le laisses même pas finir de manger ! grommelle Pierre.

– Je le lui ai dit. Mais elle m'a répondu qu'elle ne fatiguera pas le Maître, et qu'il se réjouira sûrement de la voir.

– Demande-lui de revenir demain à la même heure que tout le monde. Le Maître va maintenant se reposer.

– André, accompagne-la dans la chambre du haut. J'arrive tout de suite, dit Jésus.

– Et voilà ! Je le savais bien ! C'est ainsi qu'il se ménage ! C'est exactement comme nous lui disions de faire ! »

Pierre est fâché.

Jésus se lève et, avant de sortir, il passe derrière Pierre, lui met les mains sur les épaules, se penche un peu pour déposer un baiser sur ses cheveux :

« Tu es gentil, Simon ! Celui qui m'aime soulage ma lassitude plus que si je me reposais sur un lit.

– Sais-tu si c'est une personne qui t'aime ?

– Oh ! Simon ! L'inquiétude te fait dire des paroles dont tu t'es déjà repenti, car tu te rends compte qu'elles sont sottes ! Réfléchis ! Une femme qui vient, avec une enfant innocente dont les

bras sont chargés de fleurs, ne peut que m'aimer et pressentir mon besoin de trouver un peu d'amour et de pureté au milieu de tant de haine et de souillure. »

A ces mots, il monte l'escalier de la terrasse, tandis qu'André, sa mission accomplie, rentre dans la cuisine.

531.8 La femme se tient sur le seuil de la porte de la pièce supérieure. Elle est grande, élancée sous un lourd manteau gris, le visage voilé par une toile de soie ivoire qui descend de la capuche fermée autour de son visage. La fillette, toute jeune encore — elle peut avoir au maximum trois ans —, porte un petit vêtement de laine blanche et un manteau à capuche, blanc également. Mais cette capuche, en glissant, a découvert ses boucles d'une délicate couleur châtain clair lorsque, pour regarder la femme, elle a levé son petit visage qui émerge du bouquet qu'elle serre étroitement dans ses bras. Celui-ci est composé de magnifiques fleurs qu'on ne peut trouver en décembre que dans ces pays-là : ce sont des roses carnées mélangées avec de délicates fleurs blanches que je ne connais pas — je ne suis pas très forte en floriculture.

A peine Jésus a-t-il posé le pied sur la terrasse qu'il s'entend saluer par la petite voix de l'enfant qui court à sa rencontre, poussée par la femme :

« Ave, Domine Jesu ! »

Jésus incline sa haute personne sur sa minuscule fidèle, et pose une main sur ses cheveux :

« La paix soit avec toi. »

Puis il se relève et suit la fillette qui, avec un gazouillement joyeux, revient vers la femme. Celle-ci s'incline profondément, en se déplaçant pour laisser le Maître passer par la porte.

Jésus la salue d'un signe de tête, et pénètre dans la pièce pour aller s'asseoir sur le premier siège qu'il trouve, silencieux comme s'il attendait. Il est très majestueux. Sur son pauvre tabouret de bois sans dossier, il paraît siéger sur un trône tant est éblouissante sa dignité. Sans manteau, avec son seul habit de laine d'un bleu très foncé, sans ornements, un peu déteint sur les épaules où la pluie, le soleil, la poussière et la sueur ont défraîchi la couleur — en résumé, un habit pauvre, mais propre —, il paraît vêtu de pourpre tant son attitude est royale. Il a la tête très droite, presque hiératique, les mains sur les genoux, paumes ouvertes, les pieds nus sur le sol en vieilles briques, avec comme fond le mur à peine blanchi à la chaux. Derrière lui se trouvent, non pas un drap ni un baldaquin, mais un tamis pour la farine et une corde où sont suspendus des paquets d'ail et d'oignons. Mais il est plus imposant que s'il avait sous les pieds un pavage précieux, un mur d'or derrière lui et un voile de pourpre orné de pierreries sur la tête.

Il attend. Sa majesté paralyse la femme en une stupeur de vénération. La fillette elle aussi se tait et reste immobile à côté de la femme, un peu effrayée peut-être. Mais Jésus sourit :

« Je suis ici pour vous. N'ayez pas peur. »

Alors toute crainte tombe. La femme murmure quelque chose à la fillette et celle-ci s'avance, s'approche des genoux de Jésus et lui tend toutes ses fleurs :

« Ce sont les roses de Faustina à son Sauveur. »

Elle dit ces mots lentement, comme quelqu'un qui ne connaît pas une langue qui n'est pas la sienne. Pendant ce temps, la femme est venue s'agenouiller derrière la fillette, en rejetant son voile. C'est Valéria, la mère de la petite, qui salue Jésus à la romaine :

« Ave, Maître.

– Que Dieu vienne à toi, femme. Comment donc es-tu ici ? Qui plus est, seule ? » demande Jésus tout en caressant la petite.

Toute peur disparue, celle-ci, non contente d'avoir déposé les fleurs sur les genoux de Jésus, fouille le bouquet qui embaume et choisit celles qui lui semblent les plus belles :

« Prends ! Prends ! C'est pour toi, tu sais... »

Et elle lève tantôt une rose, tantôt une des larges ombrelles blanches à petites étoiles odorantes, près du visage de Jésus qui les prend et les remet avec les autres.

531.9 Pendant ce temps, Valéria parle :

« J'étais à Tibériade, car ma fille était un peu malade et notre médecin l'avait conseillé... »

Elle fait une longue pause, change de couleur puis dit à la hâte :

« Je ressentais une grande douleur au fond du cœur et je désirais te voir. Car un seul médecin pouvait me guérir : toi, Maître, qui en toutes choses as des paroles de justice... Je serais donc venue de toute façon, poussée par l'égoïsme d'obtenir de toi quelque réconfort, mais aussi pour savoir ce que je dois faire pour... Oui, pour te montrer ma reconnaissance, à toi et à ton Dieu, qui m'avez accordé d'avoir mon enfant... Mais nous savons tant de choses, Maître... Les rapports des moindres faits de la Colonie sont quotidiennement déposés sur la table de travail de Ponce Pilate. Il en prend connaissance, mais pour prendre des décisions à leur sujet, il s'en rapporte beaucoup à Claudia... Nombre de ces rapports parlent de toi et des juifs qui entretiennent l'agitation dans le pays, en faisant de toi à la fois un emblème de réveil national et une cause de haine civile. Claudia voit juste quand elle dit à son mari que, s'il y a en Palestine un seul homme dont il n'ait rien à redouter, c'est bien toi. Et Pilate l'écoute jour après jour... Jusqu'à présent, Claudia est la plus forte. Mais si, demain, une autre force dominait Pilate... J'ai donc su et senti que l'innocence de ma fille allait te consoler...

– Tu as eu un cœur plein de pitié et éclairé, femme. Que Dieu t'éclaire pleinement et veille sur ton enfant, maintenant et toujours.

– Merci, Seigneur. J'ai besoin de Dieu... »

Des larmes coulent des yeux de Valéria.

« Oui, tu en as besoin. C'est en lui que tu auras tout réconfort, et tu sauras trouver un guide pour être juste en jugeant, en pardonnant, en aimant encore, et surtout pour éduquer cette petite, afin qu'elle ait la vie heureuse des enfants du vrai Dieu.

531.10 Tu vois : le Dieu que tu ne connaissais pas, que tu avais peut-être raillé, lui et sa Loi, si différents de vos dieux comme de vos lois et pratiques religieuses ; le Dieu que tu avais certainement offensé par une manière de vivre où la vertu n'était pas respectée en bien des choses, légères encore, si tu veux, mais qui conduisaient à blesser plus grièvement la vertu et à offenser la Divinité qui t'a créée, toi aussi ; ce Dieu t'a tant aimée qu'il t'a amenée à moi, par la souffrance que tu éprouvais dans ton humanité de mère – et de mère qui ne connaît pas la vie future et par conséquent le caractère temporaire de la séparation de la chair de sa chair. Il t'a aimée au point de me conduire à Césarée quand tu agonisais, pour ainsi dire, sur la chair de ton enfant, qui en était à sa dernière extrémité. Il t'a tant aimée qu'il te l'a rendue afin que tu gardes

toujours à l'esprit la bonté et la puissance du vrai Dieu, et que tu y trouves un frein contre la licence païenne, ainsi qu'une consolation dans toutes tes peines de femme mariée. Il t'a tant aimée que, par une autre douleur, il a renforcé en toi la volonté de venir à la Voie, à la Vérité, à la Vie, et de t'y fixer avec ta fille, pour qu'elle au moins possède dès sa prime enfance ce qui est réconfort et paix, salut et lumière, dans les tristes journées à passer sur terre, et que cela lui permette d'être préservée de tout ce qui te fait souffrir, toi, dans la meilleure partie de ton être — instinctivement bonne et incapable de supporter la boue sombre où elle est obligée de vivre — comme aussi dans tes affections, généreuses, mais désordonnées.

C'est que dans tes affections, tu es païenne, femme. Ce n'est pas ta faute. C'est la faute du siècle où tu vis et du paganisme dans lequel tu as grandi. Il faut être ancré dans la vraie religion pour savoir leur donner leur juste valeur, leur mesure et les manifester comme il convient. Toi qui étais une mère ignorante de la vie éternelle, tu as aimé ton enfant d'une manière désordonnée et, en la voyant mourir, tu te révoltais désespérément contre cette perte. Sa mort prochaine te rendait folle. Comme quelqu'un qui voit la personne qui lui est le plus cher être saisie par un fou et suspendue au-dessus d'un abîme du fond duquel elle ne pourrait revenir en cas de chute, et dont la froide dépouille ne pourrait même pas lui être rapportée pour un dernier baiser de son amour, ainsi tu voyais ta chère Fausta déjà suspendue au-dessus de l'abîme du néant... Pauvre maman qui n'aurait plus eu sa fille ! Ni dans sa chair ni dans son esprit. Le néant. La fin, cette fin inexorable qu'est la mort pour ceux qui ne croient pas à la vie spirituelle.

Toi qui es une épouse païenne, aimante, fidèle, tu as aimé en ton époux le dieu terrestre d'un amour charnel, ton beau dieu qui se faisait adorer par toi, en abaissant ta dignité d'égal à une servilité d'esclave. Que la femme soit soumise à son mari, humble, fidèle, chaste, oui. Lui, l'homme, est le chef de famille, mais chef ne veut pas dire despote. Cela ne veut pas dire maître capricieux auquel tout est permis, non seulement sur le corps, mais sur la meilleure partie de son épouse. Vous promettez : " Là où tu seras Caius, je serai Caia. " Pauvres femmes d'un lieu où la licence se trouve jusque dans les histoires de vos dieux, celles d'entre vous qui ne sont pas d'une impudicité effrénée, comment pouvez-vous être là où sont vos époux ? Il est inévitable qu'une femme qui n'est pas licencieuse et corrompue, se détache avec dégoût et éprouve une douleur vraiment atroce, comme si des fibres se déchiraient, un effroi, un effondrement de tout culte envers son mari contemplé jusqu'alors comme un dieu, quand elle découvre que celui qu'elle adorait est un être misérable, dominé par une animalité brutale, licencieux, adultère, distrait, indifférent, et qu'il se moque des sentiments et de la dignité de son épouse.

Ne pleure pas. Moi aussi je sais tout, et sans avoir besoin des rapports des centurions. Ne pleure pas, femme. Apprends, au contraire, à aimer ton mari *d'une manière ordonnée*.

531.11 – Je ne peux plus l'aimer, il ne le mérite plus. Je le méprise. Je ne m'avilirai pas moi-même en l'imitant, mais je ne peux plus l'aimer. Tout est fini entre nous. Je l'ai laissé partir... sans essayer de le retenir... Au fond, je lui ai été reconnaissante, une dernière fois, de s'être éloigné... Je ne le rechercherai pas. Du reste, quand donc a-t-il été pour moi un compagnon ? Une fois tombé le bandeau de mon adoration, je me rappelle maintenant ses actes et je les juge. Était-il avec mon cœur, quand je pleurais de devoir le suivre ici, et pour cela quitter ma mère malade et ma patrie, alors que j'étais jeune mariée et près d'accoucher ? Lui, avec ses amis, riait d'un air fat de mes larmes et de mes nausées, m'avertissant seulement de ne pas salir ses vêtements. Était-il peut-être auprès de moi, dans la nostalgie de mon dépaysement ? Non, mais dehors, avec ses amis, aux festins où mon état ne me permettait pas d'aller... Était-il donc penché avec moi sur le berceau du bébé ? Quand on lui a montré notre fille, il s'est mis à rire en disant : " J'aurais bien envie de m'en débarrasser. Ce n'est pas pour avoir des filles que j'ai accepté le joug matrimonial. " Il n'a pas assisté à la purification sous prétexte que c'était une " comédie inutile ". Et comme la petite pleurait, il est sorti en lançant : " Qu'on lui donne le nom de Libitina, et qu'elle soit consacrée à la déesse. " Et quand Fausta fut mourante, a-t-il partagé mon angoisse ? Où était-il, la nuit qui

précéda ta venue ? Dans la maison de Valérien à un banquet. Mais je l'aimais : c'était — et tu dis vrai — mon dieu. Tout me paraissait bon, juste en lui. Il me permettait de l'aimer... et j'étais l'esclave la plus soumise à ses volontés. Sais-tu pourquoi il m'a écartée de lui ?

– Oui : parce que, dans ta chair, ton âme s'était réveillée, et tu n'étais plus une femelle, mais une femme.

– Exactement. J'ai voulu rendre ma maison vertueuse... et lui s'est fait envoyer à Antioche auprès du consul, en m'imposant de ne pas le suivre. Il a emmené ses esclaves favorites. Ah ! je ne l'aurais pas suivi ! Avec mon enfant, j'ai tout.

– Non, tu n'as pas tout. Tu as une partie, une petite partie du Tout, ce qui te sert à être vertueuse. Le Tout, c'est Dieu. Ta fille ne doit pas être une raison d'injustice envers le Tout, mais de justice. Pour elle et avec elle, tu as le devoir d'être vertueuse.

– Je suis venue te consoler, et c'est toi qui me consoles... Mais mon intention était aussi de te demander comment éduquer cette petite pour la rendre digne de son Sauveur. J'avais pensé me faire prosélyte, ainsi que Libitina...

– Et ton mari ?

– Oh ! tout est fini avec lui.

– Non : tout commence. Tu es toujours sa femme. Le devoir d'une épouse vertueuse est de rendre bon son conjoint.

– Il dit qu'il veut divorcer, et il le fera certainement. C'est pourquoi...

– Oui, il le fera. Mais entre-temps, tu demeures sa femme, même d'après votre loi. Et comme telle, tu as le devoir de rester à ta place d'épouse. Ta place vient après celle de ton mari à la maison, auprès de ta fille, en présence des serviteurs et du monde. Tu penses : il a donné le mauvais exemple. C'est vrai. Mais cela ne te dispense pas d'être, toi, un exemple de vertu. Lui, il est parti, c'est vrai. Toi, prends sa place auprès de ta fille et des serviteurs.

531.12 Tout n'est pas répréhensible dans vos coutumes. Quand Rome était moins corrompue, ses femmes étaient chastes, travailleuses, et elles servaient la divinité par une vie de vertu et de foi. Même si leur condition misérable de païennes les faisait servir des faux dieux, l'idée était bonne. Elles donnaient leur vertu à l'idée de la religion, au besoin d'un respect pour une religion, à une Divinité dont le vrai nom leur était inconnu, mais dont elles pressentaient l'existence et qui était plus grand que l'Olympe licencieux, que les divinités avilies qui le peuplaient selon les légendes mythologiques. Votre Olympe, vos dieux, n'existent pas. Mais vos vertus antiques résultaient de la conviction vraie qu'il fallait être vertueux pour pouvoir être regardé avec amour par les dieux. Vous sentiez que vous aviez un devoir envers les divinités que vous adoriez, et c'en était le fruit. Aux yeux du monde, et en particulier de notre monde judaïque, vous paraissiez stupides d'honorer autant ce qui n'existe pas. Mais pour la Justice éternelle et vraie, pour le Dieu très-haut, unique et tout-puissant Créateur de tout être et de toute chose, ces vertus, ce respect, ce devoir n'étaient pas vains. Le bien est toujours un bien, la foi a toujours valeur de foi, la religion a toujours valeur de religion si celui qui exerce ces pratiques est convaincu d'être dans le vrai.

Je t'exhorte à imiter vos antiques femmes, chastes, travailleuses et fidèles, en restant à ta place, colonne et lumière de ta maison, dans ta maison. Ne crois pas que tes serviteurs éprouvent moins de respect pour toi parce que tu es restée seule. Jusqu'à présent, ils t'ont servie par crainte et parfois avec un sentiment caché de haine et de révolte. Ils le feront dorénavant avec amour. Les

malheureux aiment ceux qui sont malheureux. Tes esclaves connaissent ta douleur. Ta joie les rendait amers. Tes peines, en te dépouillant du froid éclat de maîtresse, au sens le plus odieux du mot, te revêtiront d'une lumière chaude de pitié. Tu seras aimée, Valéria, à la fois par Dieu, par ta fille et par tes serviteurs. Et même si tu n'es plus l'épouse, mais la divorcée, rappelle-toi (Jésus se lève) que la séparation légale ne supprime pas le devoir de la femme de rester fidèle à son serment d'épouse.

531.13 Tu souhaiterais entrer dans notre religion. L'un de ses préceptes divins veut que la femme soit chair de la chair de l'époux, et que rien ni personne ne puisse séparer ce que Dieu a uni. Chez nous aussi, le divorce existe. Il est venu comme un fruit mauvais de la débauche humaine, du péché d'origine, de la corruption des hommes. Mais il n'est pas venu spontanément de Dieu qui ne change pas sa parole. Or Dieu avait inspiré à Adam – innocent encore, et parlant par conséquent avec une intelligence que la faute n'avait pas altéré – ceci : que les époux, une fois unis, devaient être une seule chair. La chair ne se sépare pas de la chair autrement que par le malheur de la mort ou de la maladie.

Le divorce mosaïque, accordé pour éviter des péchés atroces, n'accorde à la femme qu'une liberté bien restreinte. Une divorcée est toujours amoindrie dans la pensée des hommes, soit qu'elle reste telle, soit qu'elle passe à des secondes noces. Dans le jugement de Dieu, c'est une malheureuse si elle le devient à cause des torts de son mari et si elle reste dans cet état ; mais elle n'est qu'une pécheresse, une femme adultère, si son divorce est la conséquence de ses propres fautes abjectes ou si elle se remarie. Mais toi, si tu veux entrer dans notre religion, tu le fais pour me suivre. Dans ce cas, le temps de la religion parfaite étant venu, moi, le Verbe de Dieu, je te parle de la même manière que je le fais à beaucoup. Il n'est pas permis à l'homme de séparer ce que Dieu a uni, et celui ou celle qui, du vivant de son conjoint, passe à d'autres noces est toujours adultère.

Le divorce est une prostitution légale, qui met l'homme et la femme en situation de commettre des péchés de luxure. La femme divorcée reste difficilement veuve d'un homme vivant, ou veuve fidèle. L'homme divorcé ne reste jamais fidèle à son premier mariage. Aussi bien l'un que l'autre, en passant à d'autres unions, descendent du rang des hommes à celui d'animaux, auxquels il est permis de changer de femelle à tout appel des sens. La fornication légale, dangereuse pour la famille et la patrie, est criminelle à l'égard des innocents. Les enfants des divorcés doivent juger leurs parents. Or le jugement des enfants est sévère ! Ils doivent condamner au moins l'un des deux. Et, à cause de l'égoïsme de leurs parents, ils se voient condamnés à une vie affective mutilée. Car il est fréquent qu'aux conséquences familiales du divorce, qui prive des enfants innocents de leur père ou de leur mère, s'ajoute le remariage du conjoint auquel ont été confiés les enfants ; alors, à la condamnation d'une vie affective mutilée de l'un des deux membres, s'ajoute une autre mutilation : la perte, plus ou moins totale, de l'affection de l'autre membre, séparé, ou totalement absorbé par son nouvel amour et les enfants issus du second mariage.

Parler de noces, de mariage, dans le cas d'une nouvelle union d'un divorcé ou d'une divorcée, c'est profaner le sens et la réalité de ce qu'est le mariage. Seule la mort de l'un des conjoints et le veuvage qui en résulte pour l'autre, peut justifier de secondes noces, bien que je juge qu'il serait meilleur de s'incliner devant le verdict toujours juste de celui qui règle les destinées des hommes, et de se garder chaste quand la mort a mis fin à l'état matrimonial, en se consacrant tout entier aux enfants et en aimant dans ses enfants son conjoint passé à l'autre vie. C'est un amour dépouillé de toute matérialité, saint et vrai.

Pauvres enfants ! Connaître après la mort ou l'écroulement du foyer, la dureté d'un second père ou d'une seconde mère et l'angoisse de voir les caresses partagées avec d'autres enfants qui ne seront que des demi-frères et sœurs !

531.14 Non : dans ma religion le divorce n'existera pas. Et celui qui demandera un divorce civil pour contracter une nouvelle union sera adultère et pécheur. La loi humaine ne modifiera pas mon décret. Le mariage, dans ma religion, ne sera plus un contrat civil, une promesse morale, faite et sanctionnée par la présence de témoins préposés à cela. Mais ce sera un indissoluble lien rivé, soudé, fortifié par la puissance sanctifiante que je lui donnerai : il deviendra sacrement. Pour te faire comprendre : un rite sacré. Ce pouvoir aidera à pratiquer saintement tous les devoirs matrimoniaux, mais il sera aussi l'affirmation de l'indissolubilité de ce lien.

Jusqu'à présent, le mariage est un contrat réciproque naturel et moral entre deux personnes de sexe différent. A partir du moment où ma loi existera, il sera étendu à l'âme des conjoints. Il deviendra par conséquent aussi un contrat spirituel, sanctionné par Dieu par l'intermédiaire de ses ministres. Tu sais maintenant qu'il n'y a rien au-dessus de Dieu. Donc ce que lui aura uni, aucune autorité, aucune loi ou caprice humain ne pourra le séparer.

“ Là où tu seras Caius, je serai Caia ”, dites-vous dans votre rite. Dans le nôtre, dans le mien, il se perpétue dans l'au-delà, car la mort n'est pas la fin, mais la séparation temporaire de l'époux et de l'épouse, et le devoir d'aimer dure aussi au-delà de la mort.

C'est pour cela que je dis vouloir que les veufs eux aussi restent chastes. Mais l'homme ne sait pas être chaste. Et c'est aussi pour cette raison que je dis que les conjoints ont le devoir de s'améliorer l'un l'autre. Ne hoche pas la tête. Tel est le devoir, et il faut l'accomplir si on veut vraiment me suivre.

531.15 – Tu es dur, aujourd'hui, Maître.

– Non. Je suis Maître et j'ai en face de moi une personne qui peut grandir dans la vie de la grâce. Si tu n'étais pas celle que tu es, je t'imposerais moins. Mais tu as du caractère, et la souffrance purifie et trempe toujours plus ton métal. Un jour, tu te souviendras de moi et tu me béniras d'avoir été ce que je suis.

– Mon mari ne reviendra pas en arrière...

– Et toi, tu iras de l'avant. En tenant par la main ton enfant, tu marcheras sur le chemin de la Justice, sans haine, sans vengeance, mais aussi sans attente inutile et sans regret pour ce qui est perdu.

– Tu sais donc que je l'ai perdu !

– Je le sais, mais ce n'est pas toi qui l'as perdu, c'est lui qui t'a perdue. Il ne te méritait pas. Maintenant, écoute... C'est dur. Oui. Tu m'as apporté des roses et des sourires innocents pour me consoler... Moi... Je ne puis que te préparer à porter la couronne d'épines des épouses abandonnées... Mais réfléchis : si le temps pouvait revenir en arrière et te ramener à ce matin où Fausta était mourante, et si ton cœur était contraint de choisir entre ta fille et ton mari, devant nécessairement perdre l'un des deux, que choisirais-tu ? »

La femme réfléchit, pâle mais courageuse malgré sa souffrance après les quelques larmes qu'elle a versées au début du dialogue... Puis elle se penche sur sa fille, qui est assise sur le pavé et s'amuse à mettre de petites fleurs blanches tout autour des pieds de Jésus. Elle la prend, l'embrasse et s'écrie :

« C'est elle que je choisirais, car à elle je peux donner mon cœur même et la faire grandir comme j'ai appris que l'on doit vivre. Mon enfant ! Et être unies aussi au-delà de la vie. Je serai toujours sa mère, et elle toujours ma fille ! »

Et elle la couvre de baisers tandis que la petite se serre à son cou, tout amour et sourires.

« Dis-moi, oh ! dis-moi, Maître, toi qui apprends à vivre en héros, comment l'élever pour entrer toutes les deux dans ton Royaume ? Quelles paroles, quels actes lui enseigner ?...

– Il n'est pas besoin de paroles ni d'actes particuliers. Sois parfaite pour qu'elle reflète ta perfection. Aime Dieu et ton prochain pour qu'elle apprenne à aimer. Vis sur la terre avec tes affections en Dieu. Elle t'imitera. Cela pour l'instant. Plus tard, mon Père, qui vous a aimées d'une manière très spéciale, pourvoira à vos besoins spirituels, et vous deviendrez sages dans la foi qui portera mon nom. C'est tout ce qu'il faut faire. Dans l'amour de Dieu, tu trouveras tout frein contre le mal. Dans l'amour du prochain, tu auras une aide contre l'accablement de la solitude. Et enseigne à *pardoner*. A toi-même... et à ton enfant. Comprends-tu ce que je veux dire ?

– Je comprends... C'est juste... 531.16 Maître, je te quitte. Bénis une pauvre femme... qui est plus pauvre qu'une mendicante dont le compagnon est fidèle...

– Où es-tu maintenant ? A Jérusalem ?

– Non, à Béther. Jeanne, qui est si bonne, m'a envoyée dans son château... Je souffrais trop là-haut... Je vais y rester jusqu'à ce que Jeanne vienne à Jérusalem, ce qui ne va pas tarder. Elle descend en Judée avec ta Mère et les autres disciples aux premières tiédeurs du printemps. Ensuite, je resterai avec elle quelque temps. Puis les autres viendront, et je les accompagnerai. Mais le temps aura déjà pansé ma blessure.

– Le temps, et surtout Dieu et le sourire de ta fille. Adieu, Valéria. Que le Dieu vrai, que tu cherches dans un bon esprit, te reconforte et te protège. »

Jésus pose la main sur la tête de la petite pour la bénir. Puis il s'approche de la porte fermée en demandant :

« Tu es venue seule ?

– Non, avec une affranchie. Le char m'attend dans le bois à l'entrée du village. Nous verrons-nous encore, Maître ?

– Pour la Dédicace, je serai à Jérusalem, au Temple.

– J'y serai, Maître. J'ai besoin de tes paroles pour ma nouvelle vie...

– Pars tranquille. Dieu ne laisse pas sans aide celui qui le cherche.

– Je le crois... Ah ! notre monde païen est bien triste !

– Il y a de la tristesse partout où il n'y a pas de vraie vie en Dieu. Même en Israël, on pleure... C'est parce qu'on ne vit plus selon la Loi de Dieu. Adieu. Que la paix soit avec toi. »

La femme s'incline profondément, puis elle suggère quelque chose à l'enfant. La fillette lève alors la tête, tend ses petits bras et répète de sa petite voix de pinson :

« Ave, Domine Jesu ! »

Jésus se penche pour cueillir sur sa petite bouche le baiser innocent qui déjà s'y forme, et la bénit encore... Puis il rentre dans la pièce et s'assied d'un air pensif près des fleurs éparses sur le sol.

## TOME 10, chapitre 622

### **Apparition de Jésus à Jeanne de Kouza après la Résurrection**

**« Aime avec patience et soumission ton époux... »**

Sans déplacer le rideau ni entrouvrir la porte, Jésus entre et s'approche d'elle sans bruit. Il lui effleure les cheveux de sa main et demande dans un murmure :

« Pourquoi pleures-tu, Jeanne ? »

Jeanne doit croire que c'est son ange gardien qui l'interroge, et elle ne voit rien, car elle ne lève pas la tête du bord du lit. Dans un sanglot encore plus désolé, elle confie son tourment :

« Parce que je n'ai même plus le tombeau du Seigneur pour aller verser mes larmes et n'être pas seule...

- Mais il est ressuscité. N'en es-tu pas heureuse ?

- Oh si ! Mais toutes l'ont vu, excepté Marthe et moi. Marthe le verra sûrement à Béthanie... car là, c'est une maison amie. Mais la mienne... la mienne n'est plus une maison amie... J'ai tout perdu avec sa Passion : mon Maître, l'amour de mon mari... et même son âme... car il ne croit pas... il ne croit pas... et se gausse de moi... Il va jusqu'à m'imposer de ne plus même vénérer la mémoire de mon Sauveur, pour ne pas lui porter tort, à lui... Pour lui, l'intérêt humain est plus important... Moi... moi... je ne sais pas si je continue à l'aimer ou si j'éprouve pour lui du dégoût. Je ne sais s'il me faut lui obéir comme épouse ou lui désobéir, comme mon âme le souhaiterait, à cause du lien sponsal de mon esprit avec le Christ à qui je reste fidèle... Je voudrais tant savoir... Et qui pourrait me conseiller, si la pauvre Jeanne ne peut plus le rejoindre ? Pour mon Seigneur, la Passion est finie... mais pour moi, elle a commencé vendredi, et elle continue... Oh ! moi je suis si faible, je n'ai pas la force de porter cette croix !...

- Mais si lui t'aidait, voudrais-tu la porter pour lui ?

- Oh oui ! Pourvu qu'il m'aide... Il sait, lui, comme il est rude de porter seul sa croix... Ah ! pitié de mon malheur !

- Oui. Je sais combien il est rude de porter seul sa croix. C'est pour cela que je suis venu et que je suis à tes côtés. 622.2 Jeanne, comprends-tu qui est celui qui te parle ? Ta maison n'est plus amie du Christ ? Pourquoi ? Ton époux terrestre a beau ressembler à un astre couvert de miasmes humains, toi, tu es toujours Jeanne de Jésus. Le Maître ne t'a pas quittée. Jésus ne quitte jamais les âmes devenues ses épouses. Il est toujours le Maître, l'Ami, l'Époux, même maintenant qu'il est le Ressuscité. Lève la tête, Jeanne. Regarde-moi. A cette heure d'instruction secrète, plus douce que si

je t'étais apparu comme aux autres, je t'apprends ce que devra être ta conduite future, ce que devra être celle de nombre de tes sœurs. Aime avec patience et soumission ton époux troublé. Augmente ta douceur d'autant plus que fermente en lui l'amertume des peurs humaines. Fais croître ta clarté spirituelle d'autant plus qu'il engendre de lui-même des ombres d'intérêts terrestres. Sois fidèle pour deux. Et sois courageuse dans ton mariage spirituel. Combien, dans l'avenir, devront choisir entre la volonté de Dieu et celle de leur conjoint ! Mais elles seront grandes quand, par-dessus l'amour et la maternité, elles suivront Dieu. Ta passion commence, oui. Mais tu vois que toute passion se termine par une résurrection... »

## CAHIERS DE 1943

Dictée du 25 septembre, p. 319-321

### **La luxure éteint la lumière de l'esprit et tue la grâce**

Jésus dit :

« Tu pourras t'étonner que je te parle à ce sujet, toi qui es célibataire. Mais tu n'es que mon porte-parole et tu dois donc te plier à transmettre n'importe quoi. Ce que je vais te dire maintenant servira aux autres. Ça servira à corriger plusieurs erreurs de plus en plus enracinées dans le monde.

Le monde se divise en deux catégories. La première, qui est très vaste, est celle des gens sans scrupules d'aucune sorte, ni humains, ni spirituels. La seconde est celle des timorés, laquelle se subdivise cependant en deux classes : ceux qui sont timorés avec raison et ceux qui le sont par petitesse d'esprit. Je parle ici à la première catégorie et à la deuxième classe de la seconde catégorie.

Le mariage n'est pas réprouvé de Dieu, si bien que j'en ai fait un sacrement. Et ici je ne parle même pas du mariage comme sacrement, *mais du mariage comme union*, telle que Dieu l'a faite en créant le mâle et la femelle pour qu'ils s'unissent, formant une seule chair, *dont aucune force humaine ne peut, ni ne doit diviser l'union.*

Voyant votre dureté de cœur, toujours plus grande, j'ai changé le précepte de Moïse, lui substituant le sacrement. Le but de cet acte était d'apporter une aide à votre âme d'époux contre votre sensualité animale et de freiner la facilité illicite avec laquelle vous répudiez ceux que vous avez d'abord choisis pour passer à de nouvelles unions illicites, au détriment de vos âmes et des âmes de vos enfants.

Ceux qui se scandalisent d'une loi créée par Dieu pour perpétuer le miracle de la création se trompent

sérieusement — et généralement ce ne sont pas les plus chastes, mais les plus hypocrites, parce que les chastes ne voient dans l'union conjugale que la sainteté de son but, tandis que les autres ne pensent qu'à la matérialité de l'acte — tout comme ceux qui, avec une coupable légèreté, croient pouvoir outrepasser impunément mon interdiction de passer à de nouvelles amours, à moins que le premier lien ne soit dénoué par la mort.

*Adultère et maudit est celui qui brise une union, d'abord souhaitée, par un caprice de la chair ou intolérance morale.* Si elle ou lui disent que leur union est désormais pour eux un poids ou une source de répugnance, je leur dis que Dieu a donné aux êtres humains l'intelligence et la faculté de réfléchir pour qu'ils s'en servent, et surtout dans des situations d'une aussi grave importance que la formation d'une nouvelle famille; je dis encore que si, dans un premier temps, on a pu commettre une erreur par légèreté ou calcul, il faut ensuite supporter les conséquences, afin de ne pas provoquer des malheurs plus grands qui retombent surtout sur le meilleur des deux époux et sur les enfants innocents, lesquels seront amenés à des souffrances plus grandes que la vie ne comporte et à juger ceux que j'ai placés au-dessus du jugement par précepte : le père et la mère. Je dis enfin que la vertu du sacrement, si vous étiez de vrais chrétiens et non ces bâtards que vous êtes, devrait agir en vous, les époux, pour faire de vous une seule âme qui aime en une seule chair, et non deux bêtes féroces qui se haïssent attachées à une seule chaîne.

*Adultère et maudit est celui qui, dans une comédie obscène, vit deux ou plusieurs vies conjugales, et rentre auprès de son époux et de ses enfants innocents, la fièvre du péché dans le sang et l'odeur du vice sur ses lèvres mensongères.*

*Rien ne rend licite l'adultère. Rien.* Ni l'abandon, ni la maladie du conjoint, et encore moins son caractère plus ou moins odieux. La plupart du temps, c'est votre être luxurieux qui vous fait voir votre compagnon ou votre compagne comme étant odieux. Vous voulez les voir comme tels pour justifier à vous-mêmes votre comportement honteux que vous reproche votre conscience.

J'ai dit, et *je ne change pas mes paroles*, qu'est adultère non seulement celui ou celle qui consomme son adultère, mais aussi celui ou celle qui, dans son cœur, désire le consommer et regarde avec l'appétit des sens la femme ou l'homme qui n'est pas son conjoint.

J'ai dit, et *je ne change pas mes paroles*, qu'est adultère celui qui, par sa façon d'agir, met son conjoint dans les conditions d'être adultère à son tour. Deux fois adultère, il répondra de son âme perdue et de celle qu'il aura menée à sa perte par son indifférence, sa négligence, sa grossièreté et son infidélité.

La malédiction de Dieu plane sur tous ces adultères, et *ne pensez pas que ce ne soit qu'une façon de parler.*

Le monde tombe en ruines, car les premières à être détruites furent les familles. Les levées du fleuve de sang qui vous submerge ont été effritées par vos vices particuliers, lesquels ont poussé les gouvernants à tous les niveaux — des chefs d'état aux chefs de village — à devenir des voleurs et des tyrans pour obtenir l'argent et les honneurs à leurs convoitises.

Regardez l'histoire du monde : elle est pleine d'exemples. *La luxure fait partie de la triple combinaison qui provoque votre ruine. Des états entiers ont été détruits, des nations arrachées au sein de l'Église, des scissions séculaires créées au scandale et pour le tourment des races à cause de l'appétit charnel des gouvernants.*

*Et il est logique qu'il en soit ainsi. La luxure éteint la Lumière de l'esprit et tue la Grâce. Sans la Grâce et la Lumière, vous n'êtes pas différents des brutes et vous agissez donc comme des brutes.*

Faites, si c'est ça qui vous plaît. Mais souvenez-vous, êtres vicieux qui profanez les maisons et les cœurs des enfants par votre péché, que je vois et je me souviens, et que je vous attends. Dans le regard de votre Dieu qui aimait les tout-petits et qui a créé la famille pour eux, *vous verrez une lumière que vous ne voudriez pas voir et qui vous foudroiera.*”

## CAHIERS DE 1944

21 juin 1944, p.386

**Comparaison de l'amour conjugal avec l'amour de l'âme pour Dieu: dans les deux cas, l'on parvient à la communion parfaite dans la joie et la douleur.**

Jésus dit :

« (...) Maintenant, écoute cette parabole qui vous est adressée. [ces âmes bien-aimées comme MV] »  
Un homme aime une femme. Il l'a trouvée belle, on lui a dit qu'elle était bonne, pure et modeste, et il senti de l'affection monter dans son cœur, et avec elle l'espoir de pouvoir prendre cette femme pour épouse et faire d'elle la perle de sa maison.

Il se fait présenter à ses parents et leur demande la jeune fille. Ils lui accordent sa main. Il fait alors preuve de mille attentions pour tenter de conquérir son affection, car la sienne est déjà devenue un immense amour, et il veut amener sa bien-aimée à le partager. Chaque fois qu'il va chez elle, il lui apporte quelque chose dont il sait qu'elle l'apprécie, lorsqu'il est loin d'elle il réfléchit à ce qu'il peut lui ramener, s'il est loin de la ville il lui écrit pour lui exprimer ce qu'il ne peut lui dire de vive voix, et à peine est-il de retour qu'il court chez elle. Il ne lui mentionne pas ses soucis personnels. Il les laisse au contraire devant la porte car il ne veut pas la faire souffrir et ce lui est déjà un réconfort de voir le visage souriant de sa bien-aimée.

C'est ainsi qu'ese passe le temps que vous appelez "fiançailles" et nous, Hébreux, "épousailles" ; ce n'était pas un mariage consommé mais, au fond, des fiançailles officielles extrêmement rigoureuses, à telle enseigne que la femme était dite "veuve" si son époux mourait avant le mariage consommé, en la laissant vierge.

Puis vient le moment où la femme quitte la maison paternelle pour entrer dans la maison de son époux et faire "une seule chair avec lui", selon le commandement qui dit : « Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni, pour quelque raison que ce soit. » En effet, séparer veut dire pousser à l'adultère et la personne coupable de péché d'adultère n'est pas seulement celui qui pêche matériellement, mais aussi celui qui crée les causes de la faute en mettant une créature dans les conditions du péché.

Cela doit être dit non seulement aux maris qui quittent leur femme et aux femmes qui se séparent de leur mari, mais aussi aux parents des deux parties qui sèment la zizanie entre les conjoints par leur animosité ou leur égoïsme personnels, ou encore à ces amis de la famille menteurs qui, par leurs tromperies ou simplement en excitant une brouille qui, sans cela, disparaîtrait, suscitent entre les deux époux des illusions capables de rendre la vie commune insupportable.

En vérité, je vous dis que si les époux savaient vivre de façon isolée dans le cercle de leur amour et de leur affection pour leurs enfants, 90% des séparations conjugales n'auraient pas lieu, car les motifs d'incompatibilité allégués pour obtenir une séparation entre époux se retrouvent dans toute vie commune : entre enfants et parents, au sein de la parenté, entre frères et sœurs, et même entre amis qui se sont rassemblés, mais vous ne leur donnez pas une telle importance qu'il faille en arriver à une séparation. Or ce lien *indissoluble* à tout point de vue, vous le brisez avec la plus grande facilité. Jamais vous ne devriez être infidèles, jamais. Non pas à mon avis mais au vôtre, le *seul* mobile d'une séparation pourrait être le suivant : *le point de vue naturel*. Car le *surnaturel* dit : « Si l'un des deux a déjà fauté, le second doit deux fois plus rester fidèle pour ne pas priver les enfants d'affection et de respect. Affection des parents pour leurs enfants, respect de ces derniers envers leurs parents. Et celui ou celle qui, ne sachant pas pardonner, éloigne le coupable et reste seul, sait ensuite difficilement rester seul et passe à son tour aux amours illicites, dont les conséquences retombent sur le présent immédiat des enfants comme sur leur moralité future. » C'est pourquoi je dis : « Il n'est pas permis à l'homme, pour aucune raison, il n'est pas permis au chrétien de séparer ce qu'un sacrement a uni au nom du Christ. »

Mais ce n'est pas de cela que je veux te parler. Je veux te parler, à toi, mon âme qui t'es unie non pas à un homme mais à Dieu par une offrande d'amour qu'il a accueillie. Je veux parler aux âmes qui sont tes sœurs dans l'amour absolu pour moi.

Quand l'épouse quitte donc la maison paternelle pour devenir la femme de lui qui l'aime, elle atteint un degré d'amour plus élevé. Ce ne sont plus deux personnes qui s'aiment, ils sont *un* qui s'aime dans son double. Chacun s'aime lui-même reflété en l'autre, car l'amour les enlace en un nœud si serré que la joie efface la personnalité, si bien que les deux individus jouissent d'une *unique* joie.

Ils correspondent aux deux premières périodes des noces mystiques. Au début, vous êtes aimées et vous devenez amoureuses de Dieu, qui vous aime. Ensuite, vous atteignez un amour plus élevé et vous jouissez de ses joies, qui deviennent vos propres joies. Mais ce n'est pas là la perfection de l'épouse. Je te l'ai déjà dit, mais je te le répète pour répondre à ta question : « Pourquoi ne dis-tu plus ces mots d'une paix si sûre, d'une promesse si affirmative que tu m'aurais ainsi épargné certaines souffrances ? », as-tu dit il y a peu à la relecture des pages d'octobre.

Oh ! Maria ! Pourquoi ? Parce que je t'ai menée plus haut.

Les hommes m'accusent de me répéter. Mais s'il me faut me répéter, à toi qui es toute attentive à m'écouter et qui ressembles à un petit oiseau dans son nid, la bouche grande ouverte dans l'attente de la nourriture que son père lui tend - or ta nourriture, c'est ma parole -, comment ne me répéterais-je pas quand je parle à ceux qui ne sont pas attentifs ? Ce n'est pas une fois, mais deux, cent sinon mille fois que je dois redire les mêmes vérités pour obtenir qu'une part minuscule pénètre leur cœur et y suscite une lumière. Si, par la suite, cette lumière s'éteint, ce n'est pas ma faute, et ils ne pourront pas m'accuser de leur propre cécité.

Maintenant, je te le dis. Une fois passée la période enthousiasmante de l'amour, celui-ci mûrit pour prendre une digne virilité ; il fait alors de l'homme comme de la femme - qui n'étaient auparavant rien de plus que deux habitants de la terre, puis sont devenus une seule chair -, un père et une mère qui s'aiment [en se penchant] sur un berceau et se regardent *en redisant ce que le Dieu Créateur avait dit en observant l'homme* : « Nous avons fait un être éternel, qui appartient aux cieux, à Dieu. » Voyez, vous les parents, quelle est votre puissance ! Tel est le destin de l'homme et tel est sa destinée glorieuse, à moins que sa malveillance ne le pervertisse. Mais quand ils en arrivent à une union si parfaite, l'épouse ne devient-elle pas aussi mère, sœur et amie de l'époux ?

Oh ! Quel doux réconfort pour un homme qu'une femme qui sait l'aimer si parfaitement qu'il pourra lui partager toutes ses préoccupations en étant sûr qu'elles seront comprises et qu'il y trouvera consolation !

Comme elle est bénie, cette maison où la sainteté du sacrement vit au vrai sens du terme et produit une inépuisable floraison d'actes d'amour ! Cet amour n'est plus charnel seulement, mais plutôt spirituel. Cet amour dure, et même grandit au fur et à mesure que les années passent et que les soucis

augmentent. *C'est un amour vrai.* En effet, il ne se borne pas à aimer pour jouir, mais embrasse les peines du conjoint et les prend sur lui pour en alléger le poids.

Deux personnes qui pleurent ensemble s'aiment-elles donc moins que deux autres qui s'embrassent et sourient ? Non, Maria. Ils s'aiment *davantage.* L'homme montre qu'il a une *grande* estime de sa femme s'il se confie tout entier à elle pour en obtenir conseils et réconfort. La femme montre qu'elle aime *profondément* son mari si elle sait comprendre ses soucis et l'aide bien volontiers à supporter ses tracasseries. Ils n'en seront plus aux baisers enflammés et aux mots poétiques. Mais il s'agira de caresses d'âme à âme et de ces mots secrets que les esprits se murmurent, en se donnant l'un à l'autre la paix de l'amour véritable, du *mariage vrai.*

Eh bien, mon âme, tu en es à ce stade. Par ton amour totalement uni au mien, tu m'as enfanté des enfants. *Tous ceux qui m'ont connu ou mieux connu grâce à ton amour agissant, sont les enfants que tu m'as donnés.* Tu les connaîtras un jour et tu t'en réjouiras.

Aujourd'hui que je t'aime mille fois plus pour chaque enfant que tu m'as donné, aujourd'hui que je sais que tu m'aimes au point de vouloir prendre sur toi la croix de ce qui me concerne puisque la gloire de ton Seigneur te tient plus à cœur que ta propre vie, j'agis envers toi en Époux sûr de sa femme. Je ne te montre plus simplement mon sourire, mais aussi mes larmes. Je ne te caresse plus avec des roses, mais je t'imprime des roses de sang sur le cœur en y appuyant mon front couronné d'épines ; je ne t'embrasse plus en ayant les lèvres trempées de miel et de vin, mais avec la bouche rendue amère par le vinaigre et le fiel qui fut mon ultime breuvage, auquel se mêle le goût âcre du sang remontant des poumons brisés au moment de mon dernier râle. Si je te traite de cette manière, c'est parce que je juge que tu es une "femme forte" au sens biblique du terme.

Oh ! Quel repos est-ce pour moi d'avoir des cœurs comme ceux-ci ! Vous, les personnes généreuses qui savez aimer, procurez ce repos au Médecin éternel qui demande de l'amour et ne reçoit qu'indifférence et offenses. Procure-le-moi, Maria. Et ne crains pas d'être descendues. Si tu possédais des ailes d'anges, tu t'élèverais toujours moins rapidement que tu ne le fais avec les ailes de l'amour généreux. »

**23 juillet 1944, p.466**  
**Les vertus dans le mariage**

Jésus dit :

« La foi est une force qui entraîne et la pureté, un chant qui séduit. Vous en avez vu le prodige.

Le mariage doit être une école d'élévation, et non de corruption. Ne soyez pas inférieurs aux animaux, qui ne corrompent pas l'action d'engendrer par d'inutiles luxures. Le mariage est un sacrement. En tant que tel, il est et doit rester saint pour ne pas devenir sacrilège. Mais même si ce n'était pas un sacrement, c'est toujours l'acte le plus solennel de la vie humaine, et ses fruits vous rendent presque semblables au Créateur de toutes vies ; comme tel, il doit au moins s'inscrire dans une morale humaine saine. S'il n'en est pas ainsi, cela devient un délit et de la luxure.

Deux personnes qui s'aiment saintement dès le début, cela est bien rare, car la société est trop corrompue. Mais le mariage est une élévation réciproque. C'est du moins ce qu'il doit être. L'époux le meilleur se doit d'être source d'élévation et ne pas se borner à être bon, mais tout faire pour que son conjoint parvienne lui aussi à la bonté.

Il est une phrase du Cantique des cantiques qui explique le pouvoir de la vertu : « entraîne-moi sur tes pas, courons ! Nos courrons derrière toi à l'odeur de tes parfums. »

Le parfum de la vertu ! Cécile n'en a pas utilisé d'autre. Elle n'est pas allée vers Valérien avec des menaces ou de la condescendance. Elle s'est avancée vers lui comme une épouse qui va être présentée au roi, tout imprégnée de ses mérites comme d'autant d'huiles parfumées. C'est ainsi qu'elle a entraîné Valérien vers le bien.

« Entraîne-moi sur tes pas », m'a-t-elle répété sa vie durant, et en particulier à l'heure où elle s'avançait vers ses noces. Elle était perdue en moi au point de n'être plus qu'une partie du Christ. De même que le Christ est tout entier dans un fragment d'hostie, j'étais dans cette vierge, agissant et sanctifiant comme si je me trouvais de nouveau sur les routes du monde. « Entraîne-moi sur tes pas pour que Valérien te sente à travers moi, et nous (voici le véritable amour de l'épouse), nous courrons derrière toi. » Elle ne se borne pas à dire : « Et je courrai derrière toi parce que je ne peux plus vivre sans te sentir. ». Elle veut que son conjoint courre avec elle vers Dieu et qu'il soit, lui aussi, saintement nostalgique de l'odeur du Christ. Et elle y parvient. Comme le capitaine d'un navire envahi par les vagues - le monde -, elle sauve ceux qui lui sont le plus cher et est la dernière à abandonner le bateau, seulement quand un port paisible leur est déjà ouvert. Alors seulement, sa tâche est terminée. Il ne reste qu'à témoigner encore de sa foi dans l'au-delà.

Il n'est plus besoin de larmes. Celles-ci n'étaient dues qu'à l'anxiété amoureuse pour les deux hommes qui marchaient vers le martyr et qui, en tant qu'êtres humains, pouvaient être tentés

d'abjurer. A partir du moment où ils sont saints en Dieu, il n'y a plus de larmes, mais tout est seulement paix, prière et cri, cri muet de foi : « Je crois au Dieu un et trine. »

Quand on vit de foi, on meurt avec un rayonnement de foi dans le cœur et sur les lèvres.

Quand on vit de pureté, on convertit sans avoir à beaucoup parler. L'odeur des vertus transforme le monde. Certes, tous ne se convertissent pas. Mais les meilleurs le font, et cela suffit.

Lorsque les actions des hommes seront connues, on verra que, plus que les prédications grandiloquentes, ce sont les vertus des saints disséminés de par le monde qui auront servi à sanctifier. Les saints sont les amoureux de Dieu. »

## Leçons sur l'Épître de St Paul aux Romains

Leçon n°16, 13 février 1948, p.99-100

### Le Nouvel Adam, la Nouvelle Eve

Je t'ai fait contempler les deux natures de Jésus, Fils de Dieu et Fils de l'Homme, et comprendre comment sa nature divine ne s'est pas avilie en s'anéantissant, en se soumettant - elle, infinie - aux étroites limites d'une chair humaine. Au contraire elle a divinisé la nature humaine en recréant "le nouvel Adam" dans le nouveau paradis terrestre, où tout est beau et bon, bon à être goûté et beau à être vu. Ici l'arbre de la Vie, c'est-à-dire de la Grâce, ainsi que celui de la Science du Bien et du Mal, sont robustes et ne sont pas contaminés par la lubricité du serpent. Le fruit de l'arbre de la Science du Bien et du Mal n'est pas convoité par des mains d'hommes avides de cueillir le fruit pour devenir des "dieux" selon la mensongère promesse. Des êtres purs et désireux d'apprendre à suivre le Bien et à fuir le Mal tendent l'oreille aux paroles de sagesse murmurées par l'arbre de vie. Une prière de compassion monte de leur cœur en faveur des imprudents qui, plutôt que d'écouter le murmure des branches que le bon vent de Dieu fait bruire, préfèrent écouter le sifflement sulfureux du Tentateur qui excite les racines.

Deux voix, mais si différentes ! La première vient des cimes gorgées d'air pur et de soleil. La deuxième vient d'en bas, de la terre, de la pénombre. D'un côté c'est la voix de Dieu:

Lumière, Sagesse, Vérité. De l'autre, c'est la voix de Satan: Ténèbres, Fange, Mensonge. La première Ève a tendu son oreille et baissé les yeux vers la voix des ténèbres, de la fange et du mensonge. La deuxième Ève a tendu son oreille à la voix de la Vérité, de la Lumière et de la Sagesse. Cette deuxième Ève, second paradis terrestre, c'est Marie. En ce paradis - où Dieu s'est complu à converser avec l'Innocence, dans la brise du soir, c'est-à-dire dans la paix d'un esprit ignorant les fièvres et les chaleurs de la luxure - Marie écouta la Lumière, la Sagesse, la Vérité.

Ô nouveau paradis terrestre de Dieu ! Ô jardin de délices, jardin vaste, jardin pur et beau, où tout ce qui existe est don de Dieu ! Jardin qu'un amour révérenciel a soigneusement conservé pur et beau, ouvert à l'Éternel pour qu'il puisse y avoir son repos ! Jardin offert à la Charité pour être sa Demeure. Jardin irrigué par l'Eau de la source - Jésus - cette Source très pure qui fertilise la terre, c'est-à-dire les hommes qui se tournent vers elle ! Lieu de délices où prend naissance le fleuve de grâces qui se divise en quatre branches; la première, d'adoration de l'Éternel; la deuxième, d'amour pour le prochain; la troisième, de compassion pour les fils prodigues ou égarés hors des frontières paternelles et séparés de la Vigne bénie et de la Vie; la quatrième, de miséricorde pour toutes les misères des vivants et des trépassés.

Ô Marie, ô Vierge, c'est de toi que, par un renversement de facteurs, l'Homme, le Christ, a été tiré sans que fécondation de germe humain fût nécessaire pour rendre fertile ton sein. Toi seule pour générer, toi seule pour concevoir et donner la Lumière à la lumière. Dans une jubilation d'irrépressibles ardeurs, la Grâce a pénétré en toi, déjà pleine de Grâce, et le Verbe a pris chair en ton sein pour habiter parmi les hommes, et leur donner la Vie.

La première Ève, pour avoir voulu être "comme Dieu", a perdu ce qui fait de l'homme animal un fils de Dieu. Toi, sans gourmandises d'aucune sorte, et pour avoir voulu être seulement la servante, tu as été divine. Divine par les épousailles d'amour divin et par la divine Maternité. Tu te sentais la plus petite et pauvre de toutes les femmes. La douleur, compagne assidue de ta vie, tu la trouvais juste. Tu trouvais juste de subir les fatigues, les souffrances et la mort, conséquences du Péché. Ô Vierge belle, humble, chaste, patiente, obéissante, aimante, Ève nouvelle, Immaculée par vouloir de Dieu, Immaculée par ta fidèle adhésion à la Grâce, voici ce que Dieu a décrété pour toi: "Tu ne mourras pas. Celle qui a donné la Vie à la Terre ne peut pas mourir". Voici ce que Dieu te donne pour avoir donné le Fruit de ton sein, pour l'avoir donné afin qu'il soit cueilli, pris, mangé, pressé, et devienne Pain, Vin, Sang, et Rédempteur;

tes yeux s'ouvriront, et tu seras comme Dieu connaissant le Bien et le Mal: le Bien, pour aimer et enseigner à aimer, ô aimable Maîtresse; le Mal, pour employer tes armes contre lui. Par toi, le nouvel Adam. Par toi, l'Ordre reconstruit. Par toi, la Grâce aux hommes. Par toi, la Rédemption. Par toi, le Christ. Par toi et par le Christ, moi, Esprit Saint.

C'est moi qui t'ai rendue féconde. Cela ferait croire que tu as donné aux hommes seulement le Verbe fait Chair. Mais Celui qui voit et qui sait affirme que dans une sublime maternité, dans laquelle ta chair n'est même pas l'argile destinée à façonner la divine Forme, tu as donné aux hommes le Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit, sans lequel les hommes sont impuissants à aimer, à comprendre et à vivre l'amour.

Le Saint-Esprit, sans lequel il n'y a pas de connaissance de Dieu.

Le Saint-Esprit, sans lequel il n'y a pas de filiation en Dieu.

Le Saint-Esprit, générateur de l'héroïsme des saints.

Le Saint-Esprit, théologien divin des théologiens humains.

Le Saint-Esprit, qui valorise les prières des mortels en criant en leur nom: "Père".

Le Saint-Esprit, munificent distributeur des dons destinés à perfectionner et à compléter les vertus surnaturelles, à fertiliser l'esprit en le rendant actif, docile et prompt à vivre la vraie vie du chrétien, c'est-à-dire de fils de Dieu.

Voilà. Cet Esprit de l'Esprit de Dieu, quintessence de l'Amour divin, c'est le Christ qui vous l'a donné, et c'est par Marie qu'il vous l'a donné. Marie est la Mère du Christ, mais elle est aussi votre Mère à vous, et non dans un sens purement symbolique, mais dans un sens réel. Car mère est celle qui donne la vie. Marie vous a donné la Vie, c'est-à-dire l'Esprit Saint, qui est celui qui maintient en vous la Vie, et même plus, celui qui fait de vous des porteurs du Christ, et il est plus encore. Celui qui fait de chacun de vous véritablement un autre Christ, selon l'expression de Paul: "Ce n'est plus moi qui vis; c'est le Christ qui vit en moi".

Le mineur s'efface devant le majeur, il en est absorbé. Le majeur domine et brille. Il éclipse le mineur non pour le brimer, mais pour l'élever à un plus haut degré. La petitesse est absorbée, assimilée par la Plénitude, la faiblesse par la Force, l'étroitesse par l'Infini.

Imaginez un roi qui amène chez lui, sur son trône, un pauvre enfant nu, trouvé dans la rue, et qui l'aime au point d'en faire son héritier, au point de le faire acclamer par la foule, au point de le tenir sous son manteau royal pour que la foule ne puisse pas s'en moquer. Pour la foule

qui regarde il n'y a que le roi dans sa majesté. La foule ne voit pas ce pauvre petit enfant qui, heureux de pouvoir disparaître dans son roi très bon, se serre contre lui, se serre au point de se perdre dans ses somptueux vêtements royaux. Ce serait là le meilleur symbole de la condition du chrétien devenu un "alter Christus".

De cette même façon Marie, enceinte de Dieu, sa créature, s'est sentie absorbée par le Tout qui était renfermé dans son sein. Elle ne voyait que lui. Elle ne portait que lui. Elle l'offrait à la vénération des hommes. C'est lui qu'elle offrait, non sa propre personne.

### **Leçons sur l'Épître de St Paul aux Romains**

**Leçon n°20, 28 février 1948, p.117-118**

#### **Adam et Eve**

L'Auteur Très-Divin dit :

« C'est une vérité établie que Dieu Créateur, en créant vos Premiers Parents, par-dessus le don de la Grâce sanctifiante et celui de l'innocence, leur avait donné d'autres dons. Il leur avait donné l'intégrité, c'est-à-dire un parfait contrôle des sens par la raison, la science proportionnée à leur état, l'immortalité et l'immunité de toute souffrance et misère.

Hier j'ai parlé de cette immunité contre la souffrance et de la manière dont elle a été perdue. Aujourd'hui je vais te parler du don de la science qui était proportionné à l'état de l'être humain : une science vaste, véritable, capable d'éclairer l'homme sur toutes les choses nécessaires à son état de roi de toutes les autres créatures naturelles, ainsi que de créature créée à l'image de Dieu et ressemblant à Dieu par son âme. Cette âme est spirituelle, libre, immortelle, douée de raison, capable de connaître Dieu et, donc, de l'aimer, destinée à jouir de lui pour toute l'éternité. Elle est en possession des dons de Dieu, qui sont gratuits.

Premier entre tous ces dons est le don de la Grâce, laquelle élève l'être humain à l'ordre surnaturel de fils de Dieu, héritier du Royaume des Cieux.

Par le don de science, l'homme savait de façon éclairée et surnaturelle quelles étaient les actions qu'il fallait accomplir, et quelles étaient les voies qu'il fallait suivre pour atteindre le but en vue duquel il avait été créé. Il aimait Dieu selon toute sa capacité, c'est-à-dire avec une science parfaite, selon son degré d'homme comblé de Grâce et d'innocence. Il l'aimait

d'un amour ordonné, ardent, sans sortir de ce respect révérenciel que la créature, même la plus sainte, doit toujours avoir pour son Créateur.

Cet amour puissant, qui malgré sa force n'outrepasse jamais les bornes du juste respect que la créature doit avoir toujours pour son Créateur, est une fleur de la perfection que Dieu aime avec prédilection. On ne l'a plus trouvée ailleurs qu'en Jésus et Marie. Le Fils de l'Homme et l'Immaculée ont été le nouvel Adam et la nouvelle Ève. Ils ont réparé l'offense du premier Couple et consolé Dieu le Père. Ils ont fait un usage parfait de tous les dons reçus de Dieu. Jamais le fait de se sentir les préférés de toutes les créatures ne les a poussés à la prévarication de l'orgueil.

Ce don de science réglait l'amour de la créature envers le Créateur, mais aussi l'amour de la créature envers la créature : d'abord envers sa compagne et semblable, ayant pour elle un amour sans désordre de luxure, l'amour ardent des êtres innocents. Il n'y a que les luxurieux et les corrompus qui les supposent incapables d'aimer.

Ô cécité provoquée par les ferments de la corruption ! Les innocents, les chastes, savent aimer, ils le savent vraiment ! Ils savent aimer les trois ordres qui sont dans l'être aimé, et en eux-mêmes aussi, mais en commençant par le plus élevé, et en donnant au moins élevé - l'amour naturel - la tendresse virginale qui caractérise l'amour maternel, ou le plus ardent amour filial. Ces deux amours-là sont les seuls qui ne possèdent pas d'attraction sensuelle, puisqu'ils appartiennent à l'âme : amour de la créature-fils pour le tabernacle vivant qui l'a porté, amour de la créature-mère pour le témoignage vivant de sa qualité de procréatrice. C'est une gloire pour la femme que de pouvoir procréer : À travers les peines et les sacrifices de la maternité, la femme s'élève du rang de femelle au rang de coopératrice de Dieu, "en forgeant un homme avec l'aide de Dieu".

Ce don de science réglait l'amour de l'homme envers les autres créatures qui lui étaient utiles, agréables. L'homme voyait la puissance et l'amour de Dieu dans les choses créées, car tout ce que Dieu avait créé, était pour l'homme. Il voyait toutes ces choses comme Dieu les voyait, c'est-à-dire "très bonnes"[2].

Ce don de science aurait réglé pareillement l'amour de l'homme envers les créatures qui seraient nées de son amour saint pour Ève. Mais Adam et Ève ne sont pas parvenus à cet amour, car ils ont voulu dépasser les limites de la connaissance que la justice de Dieu leur avait indiquées comme étant suffisantes, de sorte que la Justice déclara : "Prenons garde

maintenant que l'homme n'étende pas sa main et ne prenne pas aussi de l'arbre de la vie, pour en manger et vivre éternellement". Par son venin, le Désordre a corrompu l'amour saint du premier Couple. Cela s'est produit avant même que "l'os des os d'Adam, et la chair de sa chair, pour laquelle l'homme quittera son père et sa mère, et s'unira à sa femme, et les deux ne seront qu'une seule chair", ne soit parvenu à lui donner un enfant, comme cela se passe lorsqu'une plante, gorgée de soleil, donne par elle-même ses fleurs et ses fruits.

Beaucoup demeurent perplexes devant cette phrase. D'autres s'en servent pour présenter le Très-Bon, le Très-Généreux comme un avare et, en plus, cruel. Ils s'en servent pour nier l'immortalité, un des dons que Dieu avait fait au premier Couple. Or c'est bien une des vérités de la religion.

Un don, c'est un don. Il doit être donné. Dieu avait fait don de l'immortalité, comme il avait fait les autres dons, parmi lesquels il y avait une science proportionnée à l'état de l'homme. Pas toute la science. Dieu seul la possède dans sa plénitude. Ainsi, il avait donné l'immortalité, mais non l'éternité. Dieu seul est éternel.

L'homme était destiné à naître, à être procréé par un autre homme, une créature. Mais il n'était pas destiné à mourir. Il devait passer du paradis terrestre au céleste: état de jouissance de la parfaite connaissance de Dieu.

### **Leçons sur l'Épître de St Paul aux Romains**

**Leçon n°23, 21-28 mai 1948, p.140**

#### **Les deux arbres en Eden**

Alors donc que l'homme, à son réveil, a vu la femme qui lui ressemblait, il a senti que son bonheur de créature était complet: il possédait le tout humain et le Tout surhumain, l'Amour s'étant livré à l'amour humain.

La seule limite que Dieu avait fixée aux immenses possessions de l'homme était l'interdiction de cueillir les fruits de l'Arbre de la Science du bien et du mal. Vouloir cueillir de ce fruit inutile était sans raison, vu que l'homme avait déjà la science qui lui était nécessaire, et qu'une mesure supérieure à celle établie par Dieu ne pouvait que lui causer dommage.

Remarquez bien: Dieu n'interdit pas de cueillir les fruits de l'Arbre de la Vie. L'homme en avait besoin pour vivre une vie saine et prolongée sur le plan naturel, jusqu'au moment où

Dieu, poussé par un désir plus vif de se dévoiler totalement à son fils adoptif, aurait prononcé les paroles: "Mon fils, monte à ma demeure; viens te plonger en ton Dieu"; ce qui aurait permis à Adam de monter au Paradis céleste sans la souffrance de la mort.

L'Arbre de la Vie dont il est question au début et à la fin du Livre de la Grande Révélation, la Bible, représente le Verbe Incarné dont le fruit, la Rédemption, a été suspendu au bois de la croix, ce Jésus-Christ qui est Pain de Vie, Source d'Eau Vive, Grâce, et qui vous a rendu la Vie avec sa Mort. Vous pouvez toujours manger et boire de ce Fruit pour vivre la vie des justes et parvenir à la Vie éternelle.

Dieu n'interdit pas à Adam de toucher aux fruits de l'Arbre de la Vie. Il interdit de toucher aux fruits inutiles de l'Arbre de la Science. En effet, un surplus de savoir aurait réveillé l'orgueil chez l'homme, qui par la nouvelle science acquise se croirait l'égal de Dieu. Il deviendrait assez sot pour se croire capable de posséder cette science sans danger, ce qui aurait entraîné un droit abusif à l'auto censure de ses propres actions, et la conviction de pouvoir agir contre son devoir de filiale obéissance envers son Créateur vu la supposée égalité désormais acquise sur le plan du savoir avec son Créateur avec son Dieu qui lui avait amoureusement expliqué soit directement, soit par grâce et la science infuse, ce qui est permis et ce qui est défendu.

*La mesure donnée par Dieu est toujours la bonne. Celui qui en veut plus manque de prudence, est intempérant, imprudent, irrévérent. Il blesse l'amour. Celui qui s'arroge le droit de prendre ce qui ne lui est pas offert est un voleur et un violent. Il blesse l'amour. Celui qui agit indépendamment de toute Loi surnaturelle et naturelle est un rebelle. Il blesse l'amour*

Devant l'ordre donné par Dieu, les Premiers Parents auraient dû obéir sans se poser trop de "pourquoi", dont le résultat est toujours le naufrage de l'amour, de la foi et de l'espérance. Lorsque Dieu donne un ordre, ou agit, il faut obéir et faire sa volonté, sans demander le pourquoi de ceci et de cela. Tout ce que Dieu fait est bien fait, même si la créature, limitée dans son savoir, n'arrive pas à s'en convaincre.

Pourquoi n'auraient-ils pas dû s'approcher de cet arbre, cueillir de ses fruits et en manger? Inutile de le savoir. Ce qui est utile, c'est d'obéir, rien d'autre. Se contenter du beaucoup qu'on a reçu. L'obéissance est amour et respect, elle est la mesure de l'amour et du respect. Plus on aime et vénère une personne, plus on lui obéit.

Pour aller plus loin :

**Livre d'Azarias**

**Fête de l'Immaculée Conception, p.310**

**AVE/EVA : Marie annule Eve**